

Art et football

EXPOSITION COLLECTIVE

GALERIE D'ART
L'ATELIER



Art et football

EXPOSITION COLLECTIVE

du 26 juin au 6 août 2018

Youness **Atbane** Saâd **Ben Cheffaj** M'barek
Bouhchichi Mustapha **Boujemaoui** Hassan **Darsi**
Mohamed **El baz** Bouchta **El Hayani** Nabil **El**
Makhloufi Safaa **Erruas** Mohamed **Fariji** Simohammed
Fettaka Hassan **Hajjaj** Chourouk **Hriech** Majida
Khattari Fouad **Maazouz** Najia **Mehadji** Houssein
Miloudi Lamia **Naji** Abdelkébir **Rabi'** Zakaria **Ramhani**

Dans une scène de *Trainspotting*, le film culte de Danny Boyle, un personnage utilise cette expression pour décrire un état de jouissance extrême : « Je n'ai pas pris un tel pied depuis le but d'Archie Gemmill en 1978 contre la Hollande. » Les amateurs de foot, qui se comptent en centaines de millions, comprennent très bien ce que veut dire le personnage de *Trainspotting*.

Le football est un vecteur de passions, de plaisirs, d'angoisses et de communion entre les humains, tous genres, âges et classes sociales confondus. Difficile de trouver une autre pratique qui montre un tel attachement de notre espèce au jeu. Johan Huizinga a écrit un livre sur l'impérieuse nécessité des hommes à s'adonner ou assister au jeu : *Homo Ludens*, *essai sur la fonction sociale du jeu*. A tel point qu'il considère que l'appellation *Homo sapiens* convient moins bien à notre espèce que celle de *Homo Ludens*. C'est assurément le football qui cristallise le mieux l'attachement de notre espèce aux activités ludiques.

Cette exposition collective a pour objectif de confronter les artistes plasticiens au football. Que des artistes s'emparent de ce jeu qui déchaîne si bien les passions que certains n'hésitent pas à le comparer à une religion, cela n'est pas nouveau. En effet, de nombreux artistes, comme Toulouse-Lautrec, Picasso, Magritte ou Hockney se sont intéressés au football. Ce thème a d'ailleurs fait l'objet de plusieurs expositions internationales, mais il demeure inédit au Maroc.

Deux échéances cet été plaident en faveur de l'organisation au Maroc d'une exposition collective d'artistes plasticiens sur le thème du football.

1-Le Maroc a déposé sa candidature pour organiser la coupe du monde en 2026. C'est la cinquième fois que le Royaume se porte candidat en vue d'abriter cet événement planétaire. Cette fois-ci, la candidature marocaine est confrontée à celle conjointe des Etats-Unis, du Canada et du Mexique. Le Maroc, qui fait partie des Etats africains désignés par Donald Trump de «pays de merde», entrainera, peut-être, dans son sillage plusieurs pays, révoltés par l'arrogance et le mépris du président américain, dans un face-à-face qui semble perdu d'avance. Que peut faire le Maroc contre la surpuissance politique, économique et financière du trio USA/Canada/Mexique ? David contre Goliath ? Le verdict sera connu le 13 juin, quelques jours avant le vernissage de cette exposition.

2-Le Maroc participe à la coupe du monde de football qui aura lieu du 14 juin au 15 juillet 2018 en Russie. Depuis 1998, le Maroc ne s'était pas qualifié au Mondial. Vingt longues années d'attente qui font de cette qualification un événement qui met tout un pays à l'heure du football. Les joueurs de l'équipe nationale, que l'on surnomme les Lions de l'Atlas, occupent un grand espace autant dans l'actualité que dans la rue, comme en attestent les panneaux d'affichage, les spots publicitaires, l'actualité à la télé, sur le web, dans les radios, les journaux... Le logo, le maillot de l'équipe nationale, les slogans, le recours à des accessoires emblématiques de la Russie (comme la fameuse chapka) font l'objet de plusieurs utilisations et détournements. Cette footballomania est aussi l'objet de cette exposition.

Les artistes sont invités à se saisir du football et des passions qu'il déchaîne selon le mode qui leur convient, que ce soit d'un point fusionnel ou en prenant leurs distances, voire en parodiant ou en ironisant. Le plus important est de donner à voir des œuvres plastiques qui ont pour objet ce jeu.

Par ailleurs, le jeu présente de nombreuses parentés avec l'art. Mieux que cela : pour certains artistes, l'art est un jeu. A ce sujet, le peintre Francis Bacon affirme dans ses entretiens avec David Sylvester : « Voyez-vous, tout l'art est maintenant devenu tout à fait un jeu avec lequel l'homme se distrait, et l'on aura beau dire qu'il en a toujours été ainsi, ce qu'il est maintenant c'est absolument un jeu ».

L'art n'est qu'un jeu. Cette assertion prend une tournure vertigineuse dans le cadre d'une exposition portant sur le football. Car cette thématique peut renvoyer les artistes vers leur propre pratique. Elle peut leur retourner leur image quand ils se pencheront sur la passion du football. Dans le football, il y a un gagnant et un perdant. L'art ne ressemble-t-il pas à une partie difficile que l'artiste engage avec son œuvre ? Pour reprendre le jargon footballistique, un artiste qui ne mouille pas son maillot, qui ne s'engage pas entier dans son œuvre, livrera rarement une partie ou une œuvre qui passionnera les spectateurs. Qui perd gagne ? Marcel Duchamp disait bien : « en art, il n'y a pas de gagnant ». Au football, il y en a toujours un.

Youness Atbane

4

Youness Atbane a pris pour point de départ son regard sur les analyses du monde du foot, ses règles, ses codes, son langage, ses certitudes, pour composer l'œuvre *Phoot, les analystes*.

C'est dans une intention poétique et avec une liberté d'interprétation offerte aux visiteurs, que sont inscrits les mots Alchart, Hokam et Alzawiya en lettres cuivrées. Ces mots, en arabe, sont utilisés dans le jargon footballistique mais peuvent prendre différents sens, Atbane les a placés sur des compositions en 3D de doigts. Démultipliés, rassemblés, organisés, pointant vers une direction, les doigts sont ici présentés comme des éléments de direction et de sens. Médiation de l'arbitre, médiation de l'entraîneur, médiation entre les joueurs, médiation des spectateurs pour établir une communication non-verbale d'une règle, d'un ordre, d'une intention.

La seconde partie de l'œuvre est un détournement d'une photographie d'un corner. Cet espace d'incertitude où tout se resserre : le jugement, les intentions et la justesse. Atbane a joué sur sa démultiplication pour créer l'illusion d'un terrain de foot qui n'est pas sans rappeler les dessins et gravures des constructions impossibles de M.C. Escher.

Youness Atbane questionne les états de croyance, croyance en l'arbitre qui par son jugement tente de faire correspondre les actions des joueurs avec une série de règles pour en apprécier la validité. Le football est également interrogé dans cette œuvre pour les comportements et les discours qu'il suscite à la fois sur le terrain, dans les tribunes et chez les commentateurs sportifs. Ces discours peuvent prendre des tournures quasiment existentielles.



Phoot, les analystes

Photographie et écriture en fils de cuivre
126 x 126 cm
2018

Saâd Ben Cheffaj

Saâd Ben Cheffaj revisite le thème du peintre et de son modèle, thème fréquemment utilisé dans l'histoire de la peinture occidentale.

Dans ce face-à-face incertain dont le but ultime est de produire l'œuvre, Ben Cheffaj donne à voir dans ses deux toiles, *L'artiste et son modèle* et *L'artiste face à son modèle*, la partie qui se joue entre les deux protagonistes. Le peintre est figuré avec ses attributs, pinceaux et palette. Son regard, ici représenté par un œil unique dirigé vers son modèle, tente de saisir son objet, sans avoir jamais la certitude d'atteindre cet objectif.

Saâd Ben Cheffaj explore ainsi toutes les tensions et les incertitudes que l'artiste éprouve durant l'acte de création. Sans savoir à l'avance qui du peintre ou du modèle, et par extension de l'œuvre en cours de réalisation, sera le gagnant de ce face-à-face.

Match artistique où sont convoquées lignes, formes et couleurs. La surface de la toile étant le terrain de jeu de l'artiste, il y détermine par ses choix une stratégie picturale pour capturer à la fois le visible et la part invisible de son sujet.

Le thème du peintre et son modèle choisi par Saâd Ben Cheffaj présente bien des parentés avec le football. L'artiste a donc choisi de s'inscrire dans la thématique de cette exposition collective par une voie détournée ou plutôt métaphorique. Tout en restant stricto sensu dans l'exercice de sa pratique, il souligne peut-être qu'au bout du compte, l'art n'est bien différent du football. Dans la partie qui oppose l'artiste à son modèle, il y a tous les ingrédients d'un match de football : la tension, l'engagement et surtout l'incertitude de gagner.



L'artiste et son modèle

Huile sur toile
130 x 130 cm
2018

L'artiste face à son modèle
Huile sur toile
130 x 130 cm
2018



M'barek Bouhchichi

10

M'barek Bouhchichi poursuit son travail sur la représentation du corps noir dans les deux portraits qu'il propose dans le cadre de l'exposition. Il a choisi de peindre les portraits de deux joueurs issus de deux générations de footballeurs marocains.

Le premier portrait est celui de Larbi Benbarek, joueur marocain qui a débuté sa carrière à Casablanca au début des années 1930 et qui a été sélectionné à de nombreuses reprises pour jouer dans l'équipe de France sans jamais renoncer à sa nationalité marocaine. Surnommé La Perle noire, il effectuera l'ensemble de sa carrière sportive entre les deux rives de la Méditerranée. Le second portrait est celui de Hamza Mendyl, jeune footballeur casablancais contemporain évoluant aujourd'hui en France et sélectionné dans l'équipe nationale de football du Maroc pour le Mondial

2018. Par sa double culture, marocaine par sa mère et ivoirienne par son père, Hamza Mendyl cristallise le métissage entre différentes cultures du continent africain.

Dans son travail artistique, M'barek Bouhchichi interroge les identités plurielles qui composent la société marocaine. Il tacle ainsi les préjugés et dirige notre regard sur des histoires et des parcours d'hommes et de femmes pour évoquer les questions de l'altérité et du racisme. En proposant les portraits de ces deux joueurs de football issus de deux époques distinctes de notre histoire, il tente de souligner le multiculturalisme qui existe dans cette discipline. Il montre aussi que des Marocains de peau noire ont non seulement droit au respect de tous, mais portent très haut les couleurs du drapeau national.



Larbi Benbarek

Technique mixte et gravure sur caoutchouc

115 x 115 cm

2018

Hamza Mendyl
Technique mixte et gravure sur caoutchouc
115 x 115 cm
2018



Mustapha Boujemaoui

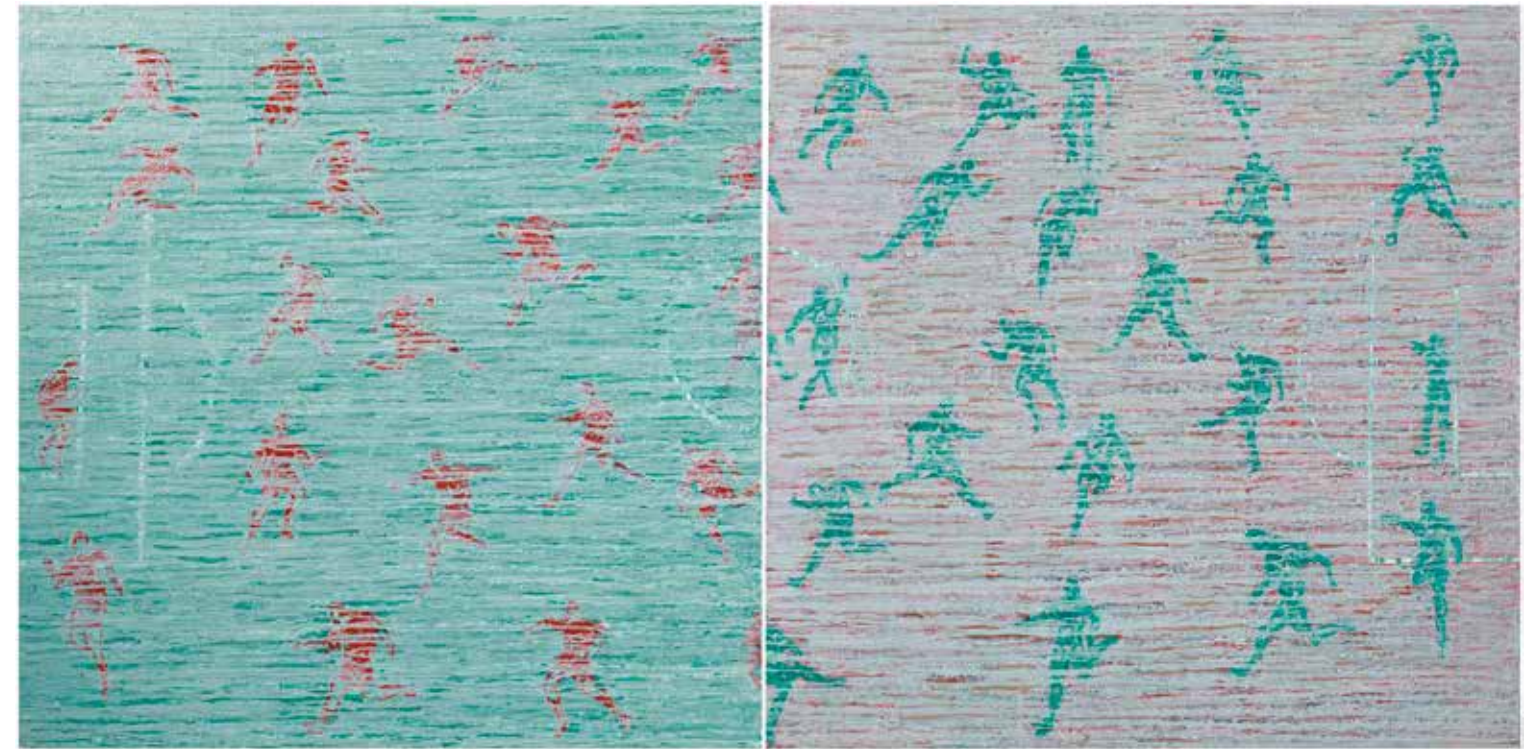
14

« Un peintre est comme un enfant, il joue sans savoir qu'il joue. C'est quelque chose qui est inconscient mais le jeu sous-tend son travail. » C'est par ces propos qu'est introduite l'œuvre *Jardin des princes* de Mustapha Boujemaoui.

Boujemaoui s'est emparé du thème du football avec l'envie de jouer avec le sujet. Dans ce diptyque assemblé, l'artiste a utilisé le principe de la répétition du motif et des formes pour transcender son travail et l'œuvre qui en résulte. Il s'inscrit ainsi dans la tradition des formes répétées de l'art arabo-musulman. Cependant, Il crée ici une dynamique en faisant apparaître ou disparaître des éléments de la surface de la toile que le spectateur s'éprouve à ressentir

visuellement. Le motif du joueur de football est ainsi reparti sur la toile dans un rythme régulier et mis en relief par le contraste des couleurs rouge et verte, couleurs complémentaires de la palette du peintre et qui font un clin d'œil aux couleurs du drapeau du Maroc et à son équipe nationale qui se lance dans la compétition de la Coupe du Monde.

Le peintre établit ainsi une stratégie picturale avec ses complices que sont les couleurs, les formes, la lumière et la matière. Cette stratégie qui n'est pas sans rappeler celle des joueurs sur le terrain de football et qui est donnée en spectacle à ses supporters. Le peintre lui aussi offre un spectacle à travers son œuvre. Un spectacle du ressenti et de l'émerveillement.



Jardin des princes
Acrylique sur toile
100 x 200 cm
2018

Hassan Darsi

16

Poursuivant un travail amorcé l'année dernière lors de la précédente exposition collective *Changer la vie* organisée à la galerie d'art L'Atelier 21, Hassan Darsi propose cette sculpture *Sans titre* issue de la série *Des amulettes*.

Cette série peut être vue dans la lignée de son travail fondé sur les maquettes. Maquette sur l'état du Parc de L'Hermitage de Casablanca et acquise depuis par le Centre Georges-Pompidou à Paris ou plus récemment la maquette du bâtiment casablancais Legal Frères et Cie dans le projet intitulé *Le Square d'en bas*, bâtiment qui a aujourd'hui disparu sous les coups de pelleuse. Hassan Darsi saisit dans ses maquettes l'éphémère et la fragilité de l'état des choses qui nous entoure.

Dans cette sculpture constituée de baguettes de bois

dorées, l'artiste joue sur l'équilibre incertain de sa réalisation faisant ainsi référence aux constructions éphémères des échafaudages. L'œuvre est rendue précieuse par l'utilisation du doré, que l'on retrouve dans le travail de Darsi depuis le début de la série des *Applications dorure* initiée en 1999 et qui a pris différentes formes au cours des années. Cette forme ronde, nous pouvons la rapprocher de la forme d'un ballon de football, même si les dimensions ici ne sont pas celles d'un vrai ballon. Ballon-Monde, Monde-Ballon, Monde en équilibre... Autant de lectures possibles pour cette œuvre. Darsi joue volontairement sur cette polysémie et semble prendre un malin plaisir à lui ajouter un nouveau sens : la parenté avec le ballon de football que ses milliards de fans idolâtrèrent autant qu'un veau d'or.



Sans titre

Assemblage de bois, peinture dorée et plexiglas
60 x 50 x 50 cm
2018

Mohamed El baz

18

Mohamed El baz a choisi de faire directement référence dans cette œuvre aux joueurs de l'équipe nationale marocaine qui ont qualifié le Maroc pour la Coupe du Monde 2018 en reprenant les numéros des titulaires présents sur le terrain durant le match décisif face à l'équipe de la Côte d'Ivoire.

Dans la première image, l'équipe des 11 joueurs constituée par El baz apparaît comme une équipe fantomatique. De dos, en djellabas blanches, on ne distingue que peu de différence entre les membres, hormis les numéros. Ils sont rendus anonymes, dépourvus d'une identité, dans cette photographie prise sur le toit d'un immeuble avec pour seul décor des paraboles et les deux tours du Twin Center de Casablanca. Tournés ainsi vers l'un des symboles de la capitale économique du Maroc, les personnages de la photographie semblent effectuer une espèce de

prière païenne au dieu du capitalisme dont le football représente aujourd'hui un enjeu financier important.

Dans la seconde image qui fonctionne comme un diptyque avec la première, Mohamed El baz redonne des éléments distinctifs aux membres de cette équipe. Les maillots sont aux couleurs du drapeau du pays, floqués de son nom en anglais et en arabe. On s'aperçoit cependant que le reste des tenues est différent et peu adapté à la pratique du football : jupe, chemise, chaussures à talon... L'image nous montre des individus, toujours de dos, dans leur diversité à la fois vestimentaire et physique. Il y a des hommes et des femmes regroupés pour constituer une équipe nationale, composée d'individus à la fois différents et complémentaires pour former une équipe de force qui nous interpelle, celle d'une nation tout entière.



L'équipe

Photographie sur aluminium et plexiglas
100 x 160 cm
2018
3 éditions + 1 EA

L'équipe
Photographie sur aluminium et plexiglas
100 x 160 cm
2018
3 éditions + 1 EA



Bouchta El Hayani

22

Dans cette série de trois peintures, Bouchta El Hayani a placé de nouveau la figure humaine au centre de ses œuvres. Ces hommes, de pied et de profil, représentent l'être humain dans son aspect universel, sans attache géographique ni culturelle. Répondant à la thématique de l'exposition, l'artiste a associé l'homme au football, jeu également à portée universelle.

La première œuvre comprend les traces d'un mouvement. Ce mouvement est symbolisé par les empreintes colorées de pied autour d'un ballon de foot. El Hayani laisse entrevoir le côté festif de ce sport planétaire. Face à ce mouvement rythmé, l'homme debout observe le spectacle. Il est présent dans son immobilité, impassible spectateur du jeu et des exaltations qu'il suscite. Dans la seconde œuvre, l'artiste a démultiplié ce même personnage pour qu'il compose une équipe de onze individus comme sur le terrain lors d'un match. Dans cet alignement bien

ordonné, El Hayani a choisi de les peindre en rouge et vert. Ils forment de ce fait un drapeau à échelle humaine, celui du Maroc.

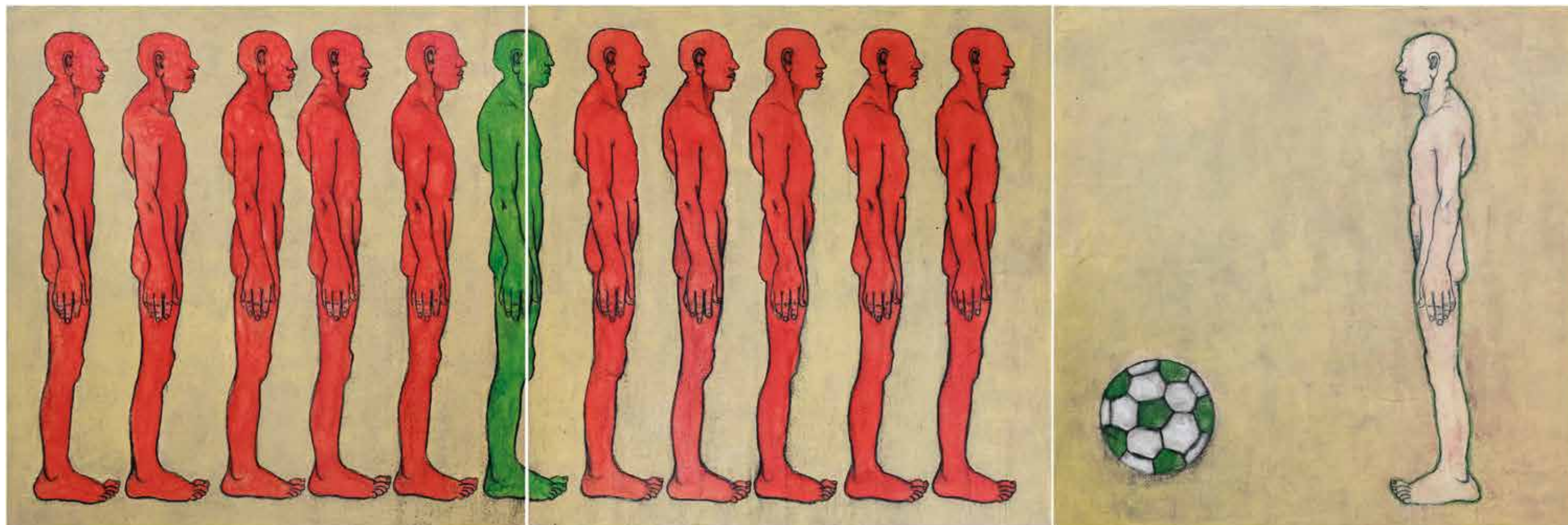
La troisième œuvre fait une nouvelle fois référence au Maroc avec la présence d'un lion. Ce lion, nous rappelle le surnom de l'équipe nationale marocaine de football : les Lions de l'Atlas. Bouchta El Hayani évoque ici l'esprit patriotique qui s'exalte durant une compétition internationale comme celle dont nous allons être tous les spectateurs durant un mois et où les ingrédients seront réunis pour tenir en haleine toute une nation.

Dans son esthétique, Bouchta El Hayani privilégie une approche directe, reposant sur l'empathie et l'interprétation littérale. Cette frontalité du message est en harmonie avec la facture du peintre où tout semble se jouer au premier plan.



Sans titre

Technique mixte sur toile
150 x 180 cm
2018



Sans titre
Technique mixte sur toile
110 x 330 cm
2018

Sans titre
Technique mixte sur toile
110 x 220 cm
2018



Nabil El Makhloufi

28

Dans le travail de Nabil El Makhloufi, le regardeur est transporté dans un univers parallèle à la réalité. Ses œuvres, qui s'inscrivent dans la lignée des recherches picturales figuratives de la Neue Leipziger Schule en Allemagne, offrent à l'imaginaire une contemplation méditative et onirique.

Dans l'œuvre *Team*, Nabil El Makhloufi détourne une photographie prise des joueurs de l'équipe nationale marocaine de football sur le terrain, lors du dernier match qualificatif pour le Mondial 2018. El Makhloufi a transformé l'image d'origine en une scène silencieuse où le temps semble être suspendu loin de l'agitation et des scènes de liesse qui ont suivi cette qualification dans les rues des villes du Royaume. Les corps des joueurs sont peints de manière à ne faire plus qu'un.

Liés les uns aux autres, les joueurs font corps sur la toile comme sur le terrain. El Makhloufi évoque dans cette composition plastique sur un fond vaporeux, l'esprit d'équipe qui caractérise les joueurs et le rassemblement populaire après la victoire.

Avec *Footouche*, l'artiste a peint, non sans humour, une nature morte d'une paire de babouches traditionnelles marocaines qui sont ici pourvues de crampons de chaussures de football. Nabil El Makhloufi mêle ainsi les représentations entre Occident et Orient et modifie le réel pour évoquer une certaine interculturalité que le football permet en transcendant les frontières, les nations et les cultures.



Footouche

Acrylique sur toile
40 x 55 cm
2018

Team
Acrylique sur toile
100 x 120 cm
2018



Safaa Erruas

32

C'est dans le guide de la procédure de candidature pour la Coupe du Monde 2026 de la FIFA que Safaa Erruas a puisé le texte qui compose son œuvre intitulée *Le code d'éthique*.

Cet évènement qui est annoncé comme la plus grande Coupe du Monde jamais organisée et dont le Maroc s'est porté candidat pour son organisation face au trio superpuissant USA/Canada/Mexique.

Avec la minutie dans le découpage des lettres et des mots qu'ils forment, puis des phrases et enfin du discours qui est rédigé dans ce texte, Safaa Erruas a éprouvé physiquement le poids des mots et le sens que veulent leur conférer les organisateurs de cet évènement planétaire. Dans son atelier de Tétouan, elle a repris lettres après lettres ces mots qui sont

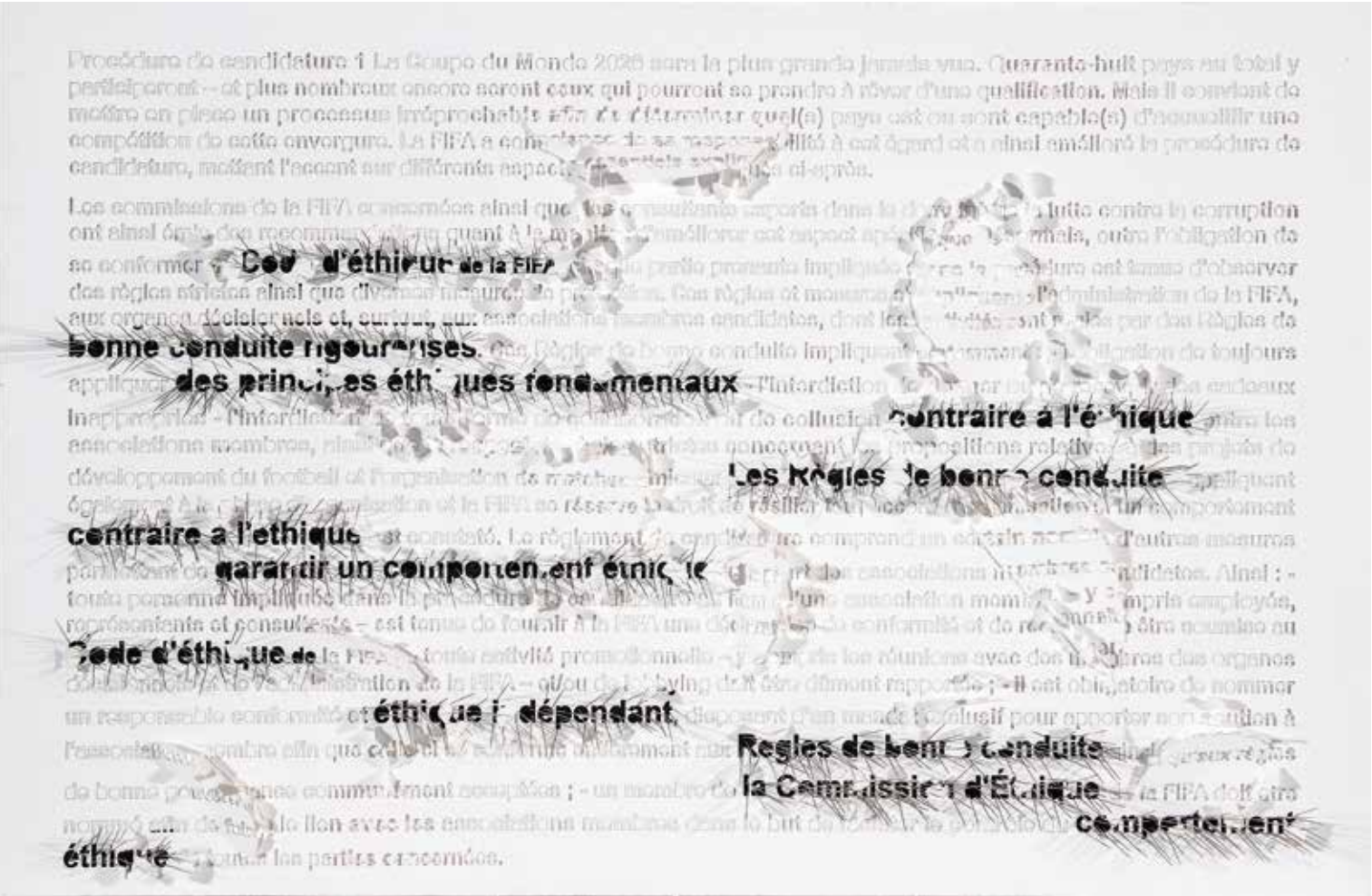
supposés être des garde-fous ou avertissements à tout écart, abus, fraude, corruption dans l'organisation de cette manifestation majeure et ultra-médiatisée.

Dans le but d'accentuer ces mots, l'artiste en a soustrait certains de la monochromie blanche en les agrandissant et en les démarquant par la couleur noire. En exacerbant les mots « éthique » et « bonne conduite », qui sont en répétition tout au long du texte, Safaa Erruas les égratigne et les blesse car au lieu d'être lus comme des promesses, ils perdent leur réelle capacité à faire sens. La raison : avec les infractions faites au code d'éthique de la FIFA, et notamment les menaces proférées par Donald Trump à l'adresse de tout pays qui ne voterait pour la candidature américaine, ces mots sont non seulement vains, mais blessés.



Le code d'éthique, détail

Le code d'éthique
Papier découpé et aiguilles sur papier coton
65 x 100 cm
2018



Mohamed Fariji

36

Mohamed Fariji développe des projets artistiques, participatifs et engagés, à long terme, qui interrogent la place de l'artiste, du penseur, du décideur et du citoyen dans sa ville et son environnement. Il s'engage notamment dans l'exploration de mythes urbains, de la mémoire collective, des histoires individuelles et des narrations socio-politiques et architecturales des villes.

Pour son projet *Casablanca fleurit*, Mohamed Fariji puise dans son environnement immédiat pour mener une investigation esthétique autour de l'histoire architecturale et urbaine de la ville de Casablanca. Avec la série des *Boules de Tabrouri* (grêle), il propose des « boules-souvenirs » de la ville de Casablanca qui nous placent face à ce moment, chargé de tension, comme

avant une tempête, où la ville est prise et transformée par les supporters dans les moments qui précèdent ou suivent un match de football. Les rues se vident des habitants et se remplissent de supporters venus de tous les quartiers et d'autres villes. Les boutiques ferment, la sécurité est omniprésente, des transports informels remplis de supporters se pressent aux portes du stade, etc.

Avec *Boules de Tabrouri*, l'artiste place les supporters de football au sein du paysage urbain de la ville de Casablanca mettant ainsi en avant la capacité des habitants de la ville d'entrer en interaction directe avec leur environnement et de venir transformer les lieux, les espaces et les zones urbaines.



Boule de Tabrouri #1

Impression sur plexiglas, bois et eau
50 x 26 cm
2018



Boule de Tabroui #2
Impression sur plexiglas, bois et eau
50 x 26 cm
2018



Boule de Tabroui #3
Impression sur plexiglas, bois et eau
50 x 26 cm
2018

Boule de Tabroui #4
Impression sur plexiglas, bois et eau
50 x 26 cm
2018



Simohammed Fettaka

42

« Panem et circenses » : Du pain et des jeux. Cette expression latine datant de la Rome antique a traversé le temps et les époques pour parvenir jusqu'à nous. Distraindre le peuple en lui offrant le spectacle des jeux et en satisfaisant sa faim afin d'obtenir de lui une certaine forme de docilité.

Cette expression semble trouver un écho dans l'œuvre de Simohammed Fettaka. Il revisite le baby-foot dans cette sculpture éponyme qui fait partie de la série « *Only God can play* ». *Baby-foot* se présente comme un fac-similé de la table de jeu et ce n'est qu'en y regardant de plus près que l'on s'aperçoit des différences. Il n'y a déjà pas de poignée, ce qui empêche toute tentative de jouer une partie. Simohammed Fettaka ne fait pas dans le ready-made duchampien. La sculpture qu'il

nous présente a été entièrement pensée par lui puis réalisée sous son contrôle entre Tanger, Fès et Paris.

Pour les figurines des joueurs, on remarque qu'elles ne sont pas d'apparence identique comme dans un baby-foot classique. Fettaka a choisi de constituer les deux équipes sous les traits de personnalités masculines bien réelles. Parmi ces vingt-deux personnalités, on retrouve Karl Marx, Martin Luther King, Platon, Albert Einstein, Bob Marley mais également des personnalités plus sombres de l'histoire de l'Humanité comme Hitler, Ben Laden, Staline, Mao Zedong. Pour constituer les deux équipes, Simohammed Fettaka a choisi d'effectuer un tirage au sort. Cette répartition est laissée au hasard, comme dans le fil de notre histoire qui peut prendre des directions incertaines.



Baby-foot, série « Only God can play », détail

Baby-foot, série « Only God can play »

Sculpture en bois d'Iroko, figurines en poudre minérale, impression 3D couleur et gravure artisanale sur métal
92 x 75 x 143 cm
2015
3 éditions + 2 EA



Hassan Hajjaj

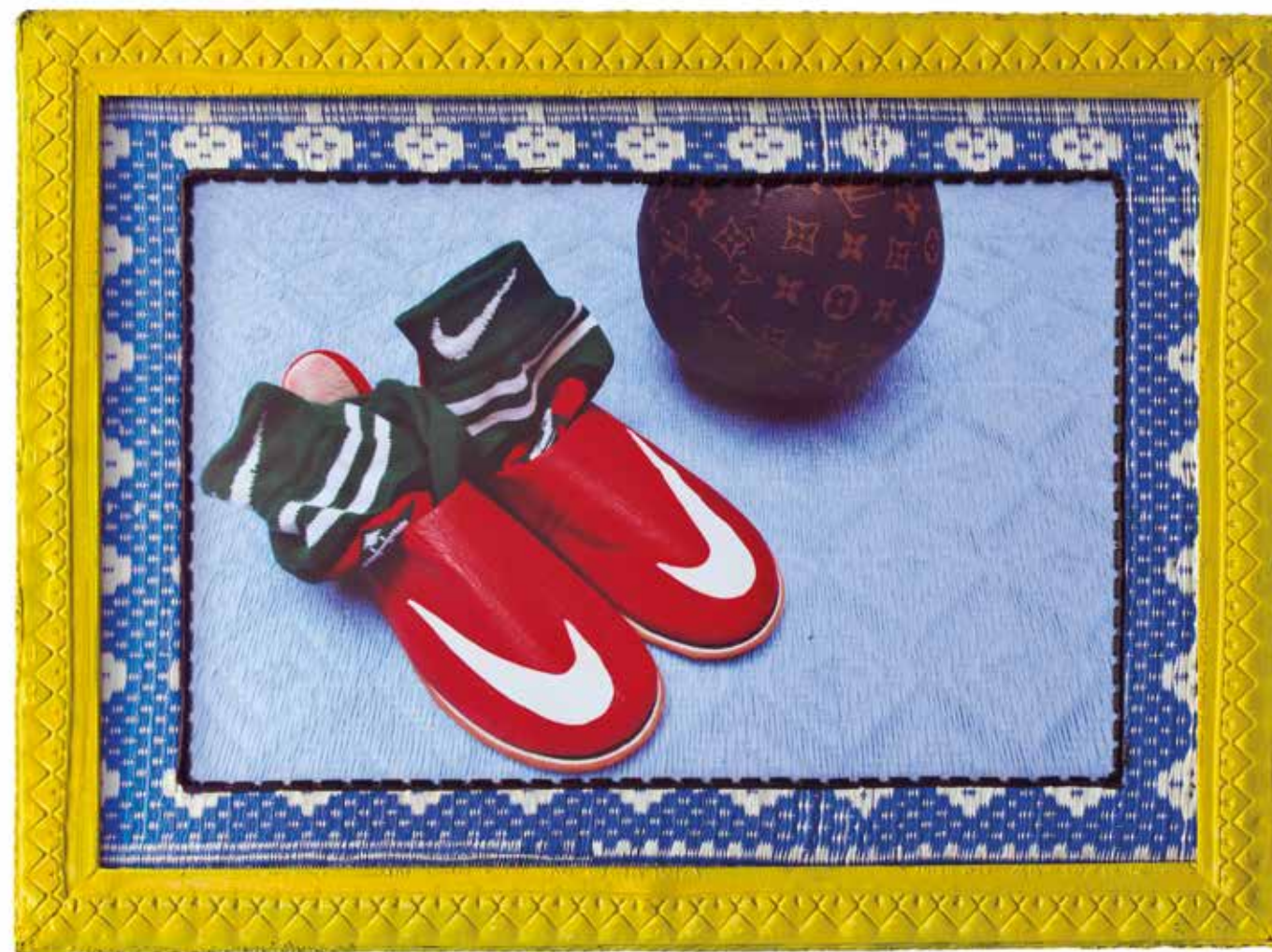
46

Dans son travail, Hassan Hajjaj métisse les genres : du Pop Art à l'Orientalisme en passant par les studios photo de son enfance. Ici, il présente deux œuvres de composition presque abstraite dans le cadre de l'exposition sur le thème du Football. Les photographies de Hajjaj révèlent souvent les passions de son auteur. Le football, qui fait partie de ses passions, est ainsi pris comme modèle dans ces deux photographies.

Hassan Hajjaj joue avec des références iconographiques, dans le fond et la forme, en faisant un clin d'œil à l'omniprésence des marques sur les terrains de football et en utilisant la forme d'une nature morte pour illustrer ce sport si vivant. Alors que son travail

est plus connu pour ses portraits de « Rockstars », il nous surprend avec cette mise en scène d'objets. Hajjaj a disposé les différents éléments à la manière d'un peintre avec son tableau en jouant sur le cadrage, les formes et les couleurs. De même leurs titres, *Red Nyke* et *Yellow Nyke* véhiculent cet humour et son esprit de transgression.

Comme à son habitude, il joue sur les codes de la représentation et les possibilités de décalage que lui offre la création artistique. Hassan Hajjaj ouvre ainsi le débat pour laisser le spectateur tirer ses propres conclusions.



Red Nyke

Tirage métallique lambda cadre en pneus peint en jaune brillant
84 x 109 cm
2011/1432
7 éditions + 3 EA

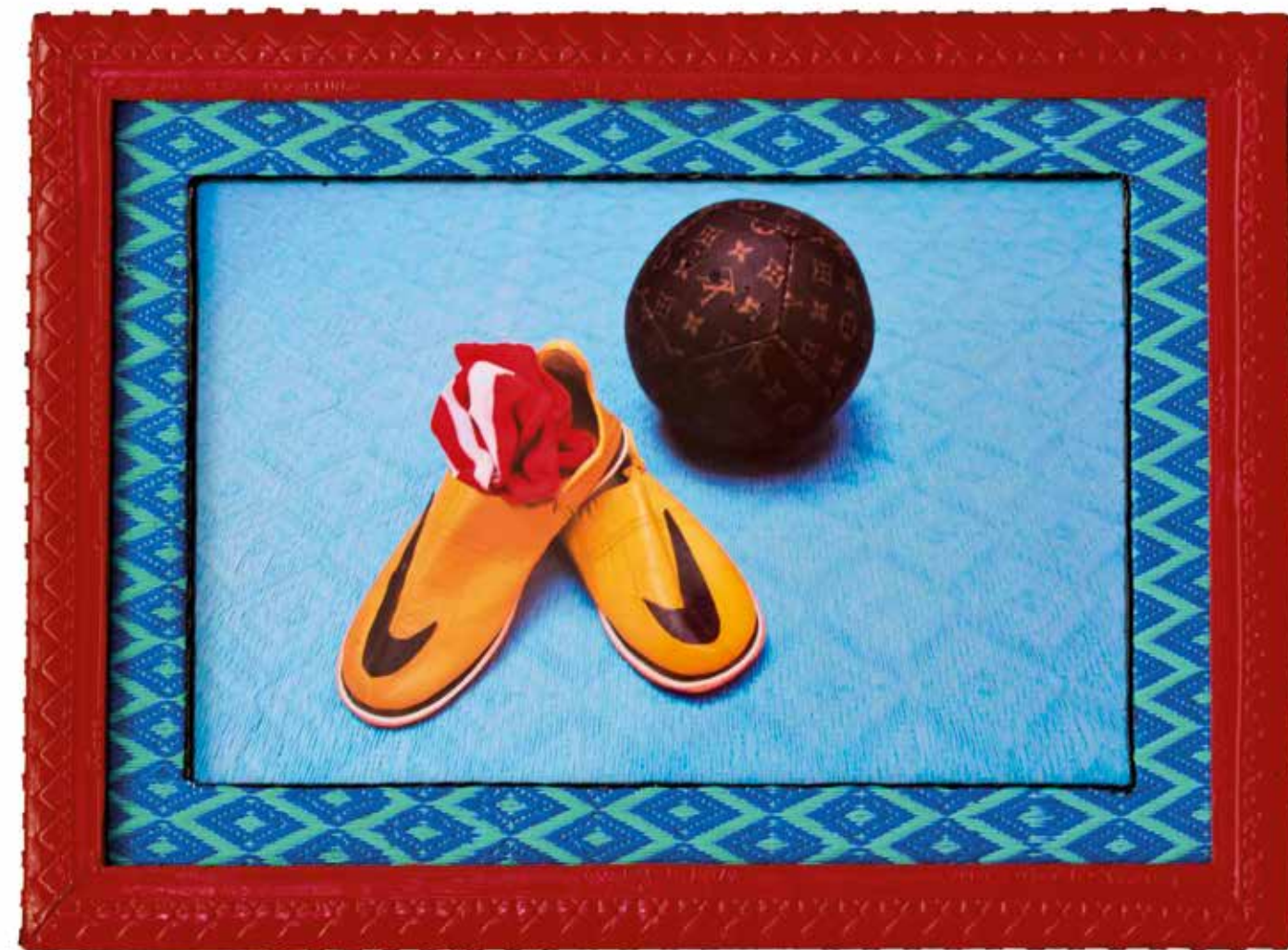
Yellow Nyke

Tirage métallique lambda cadre en pneus peint en rouge brillant

84 x 109 cm

2011/1432

7 éditions + 3 EA



Chourouk Hriech

50

Le stade comme le réceptacle de tous les fantasmes et les espoirs de la société.

Tous ces temps de rassemblements, de communions, de rêves, de désespoir dans la défaite ou de joie dans la victoire, tous ces moments gravés dans les mémoires et immortalisés par l'image...

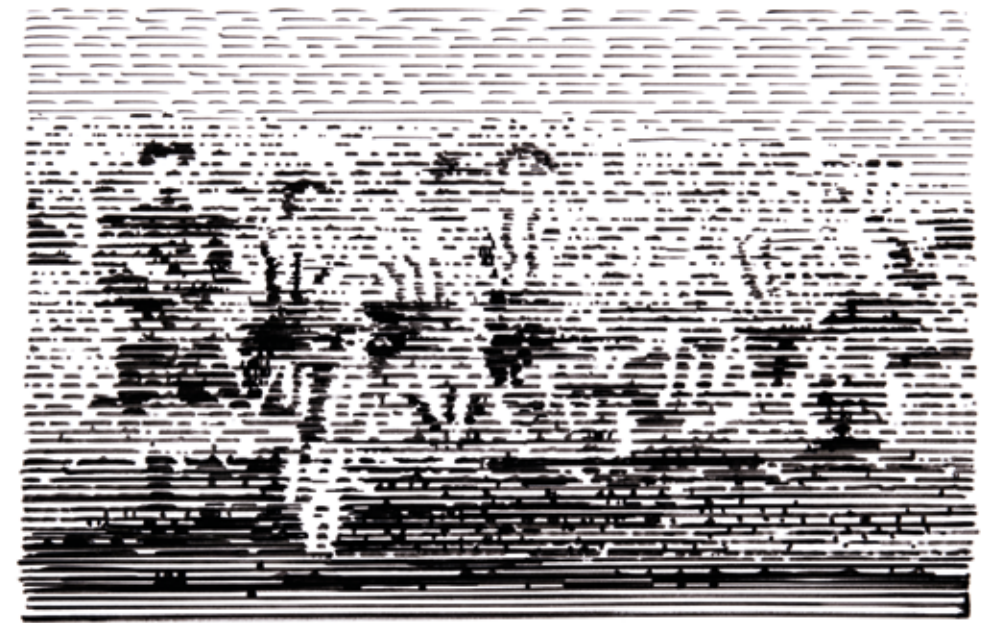
Je me suis souvenue du texte sur le catch dans *Mythologies* de Roland Barthes : « Sur le Ring et au fond même de leur ignominie volontaire, les catcheurs restent des dieux, parce qu'ils sont pour quelques instants, la clef qui ouvre la Nature, le geste pur qui sépare le Bien du Mal dévoile la figure d'une justice enfin intelligible »... Les catcheurs restent des dieux tout comme les footballeurs.

Je me suis alors demandée qui ont été les acteurs et héros du football dans l'histoire du Maroc... Et c'est

ainsi que j'ai fouillé dans les images d'archives du football marocain. Toute une société du passé m'est alors apparue, les temps forts, les événements politiques et sociétaux associés à chacun de ces moments, les us et coutumes de chaque époque... Le statut et la définition de l'image de presse qui évoluent, changent.

Des images d'archives que j'ai redessinées en étirant les lignes comme pour « ré-étirer » le temps, à l'encre de chine sur papier ; des dessins qui se révèlent à distance et dont la lecture des formes se délitent lorsque l'on se rapproche... D'une certaine manière j'ai pris le parti non pas d'être « hors-jeu » mais plutôt d'aborder la proposition « hors-champs », avec tous les rebondissements extraordinaires que cela m'a permis de réaliser.

Chourouk Hriech, Marseille, mai 2018

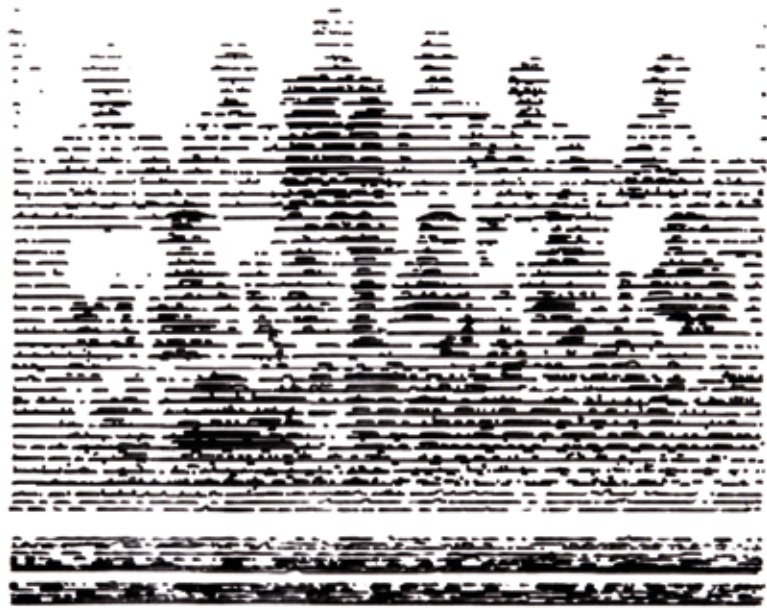


Tétouan 1951/52

Encre de chine sur papier
29 x 42 cm
2018



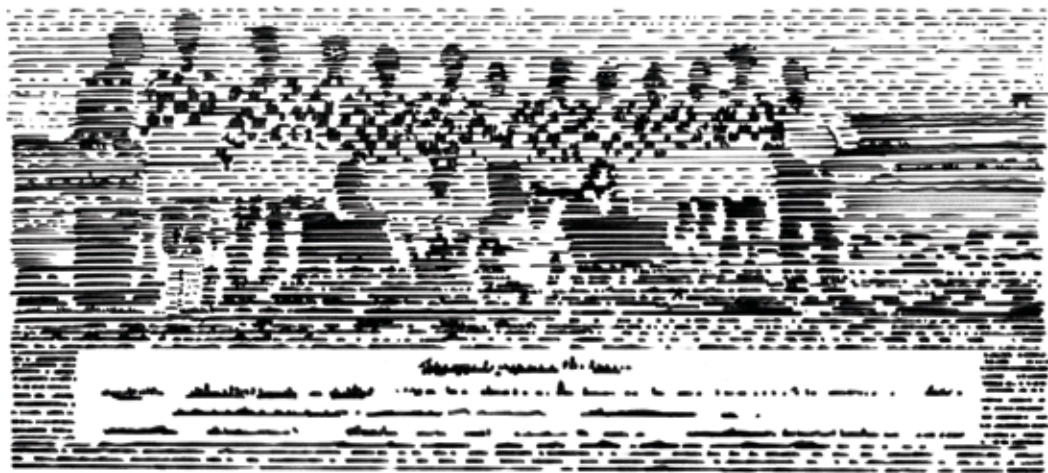
Sam champion du Maroc 1952/53
Encre de chine sur papier
29 x 42 cm
2018



Le Wydad champion du Maroc 1969
Encre de chine sur papier
29 x 42 cm
2018



Équipe nationale du Maroc à Los Angeles 1984
Encre de chine sur papier
29 x 42 cm
2018



Équipe Ihchach 1957
Encre de chine sur papier
29 x 42 cm
2018



Les lionnes de l'Atlas 2018
Encre de chine sur papier
29 x 42 cm
2018



Union sportive de Meknès 1947/48
Encre de chine sur papier
29 x 42 cm
2018

Majida Khattari

58

Sous la forme revisitée d'un totem ancestral, Majida Khattari offre à notre regard et à la confrontation avec notre corps cette sculpture intitulée *Africa in the world*. Composée de lances en fer forgé et de cinq ballons de football, représentant les cinq pays du continent africain sélectionnés sur les 32 nations qualifiées pour la Coupe du Monde 2018, l'œuvre de Khattari s'érige dans l'espace pour symboliser la force d'une Afrique féconde, conquérante, prête à se lancer pour s'emparer de son avenir.

Chacun des cinq ballons représente l'un des pays sélectionnés pour la compétition : l'Égypte, la Tunisie, le Nigeria, le Sénégal et le Maroc. En cuir teint, gravé et brodé à la main, les ballons sont aux couleurs et portent les symboles de ces différentes nations

africaines. Majida Khattari a saisi l'occasion pour valoriser le travail manuel d'artisans marocains dans la réalisation de cette œuvre. Les lances, fabriquées par des artisans de Tétouan, symbolisent à la fois une tradition guerrière séculaire et la puissance combative de tout un continent, berceau de l'humanité, qui tente d'imposer sa place sur le grand échiquier mondial.

Cette œuvre s'inscrit dans la lignée des précédentes installations de Majida Khattari comme celle réalisée en 2011, nommée *Hymne à la vie*, où l'artiste avait dressé une série de totems en céramique disposés sur un sol de charbon et ornés des vers d'un ancien poème d'Abou El Kacem Chebbi en hommage à la révolution tunisienne de 2011.



Africa in the world, détail

Africa in the world

Cuir d'agneau brodé, gravé et peint avec pigments naturels et fer forgé peint

220 x 50 x 50 cm

2018



Fouad Maazouz

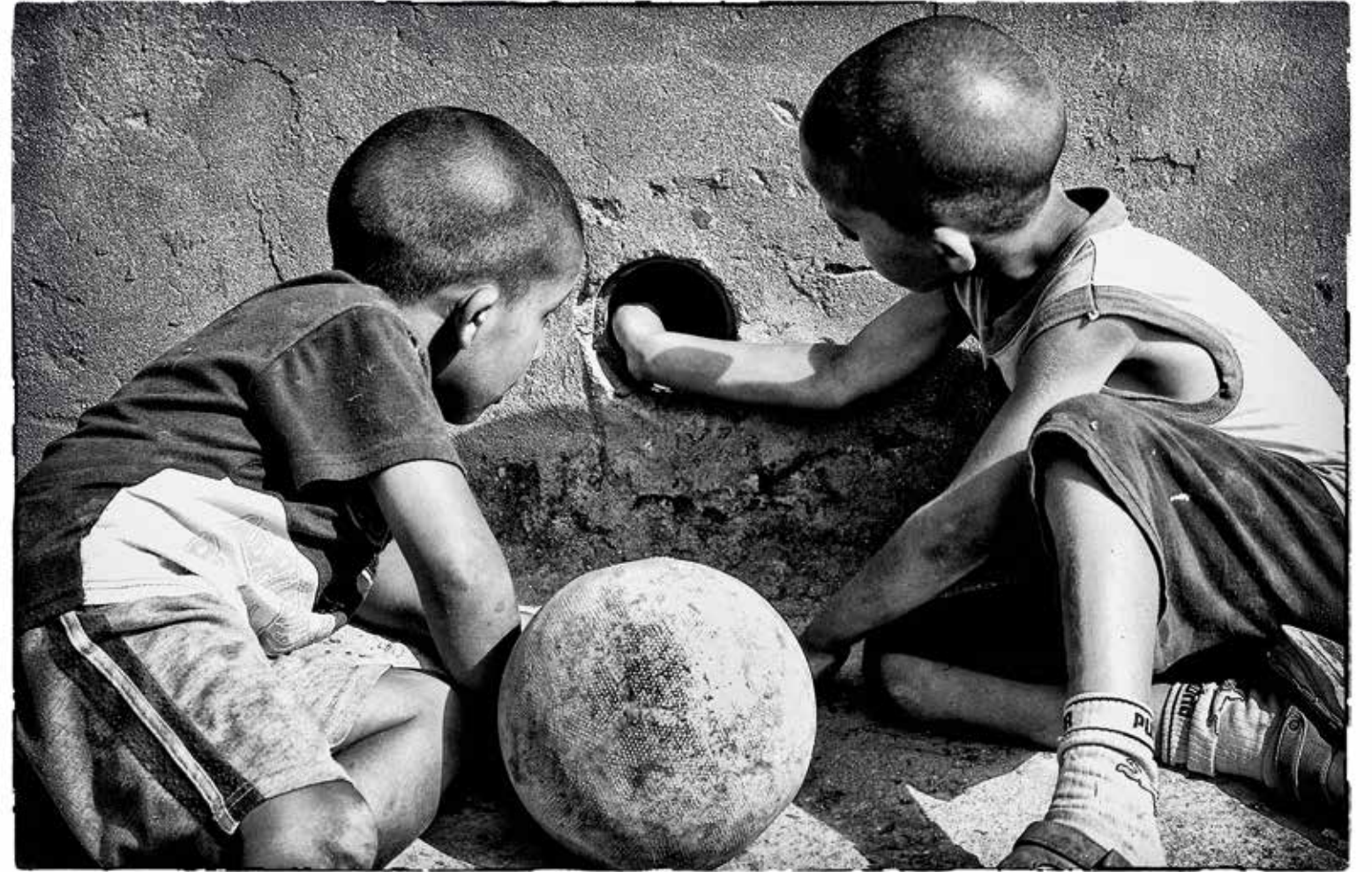
62

Lié au jeu et à l'enfance, le football dans cette photographie en noir et blanc, intitulée *Talisman* de Fouad Maazouz, prend un sens intime et quotidien avec ces deux jeunes garçons. Cependant, le temps du jeu semble être suspendu par une quête mystérieuse dans le fond d'un trou et dont le spectateur est pris à témoin. Par cette composition triangulaire entre les têtes des garçons et le ballon, Fouad Maazouz a saisi dans cet instant photographique, cher à Henri Cartier-Bresson, l'innocence du jeu et la complicité de l'enfance. Le photographe propose également de voir cette image comme un objet magique pour que le Maroc décroche (enfin !) l'organisation de la Coupe du Monde en 2026.

La seconde photographie, intitulée *Mara-Dona*, intrigue par sa construction. Fouad Maazouz est parti de ce

jeu de mots pour réaliser cette image en associant le nom du célèbre joueur de football argentin, Diego Maradona, et une représentation picturale de la Vierge Marie, la « Madonna » en italien. Le photographe, sans l'aide d'artifice ni montage, a figé un ballon de football le temps du cliché face au visage peint de la Vierge. Le ballon se retrouve ainsi auréolé d'étoiles, de rayons solaires et surmonté d'ailes à la place de la figure religieuse. Il devient dans cette image un objet mystique.

Fouad Maazouz nous offre à travers ces deux photographies à forte charge symbolique une double lecture : d'une part le football comme un jeu basé sur la complicité entre les membres d'une équipe, d'autre part le football comme une incarnation quasiment divinisée par ses admirateurs.



Talisman

Photographie sur toile

60 x 90 cm

2018

Edition unique

Mara-Dona

Photographie sur toile
60 x 90 cm
2018
Edition unique



Najia Mehadji

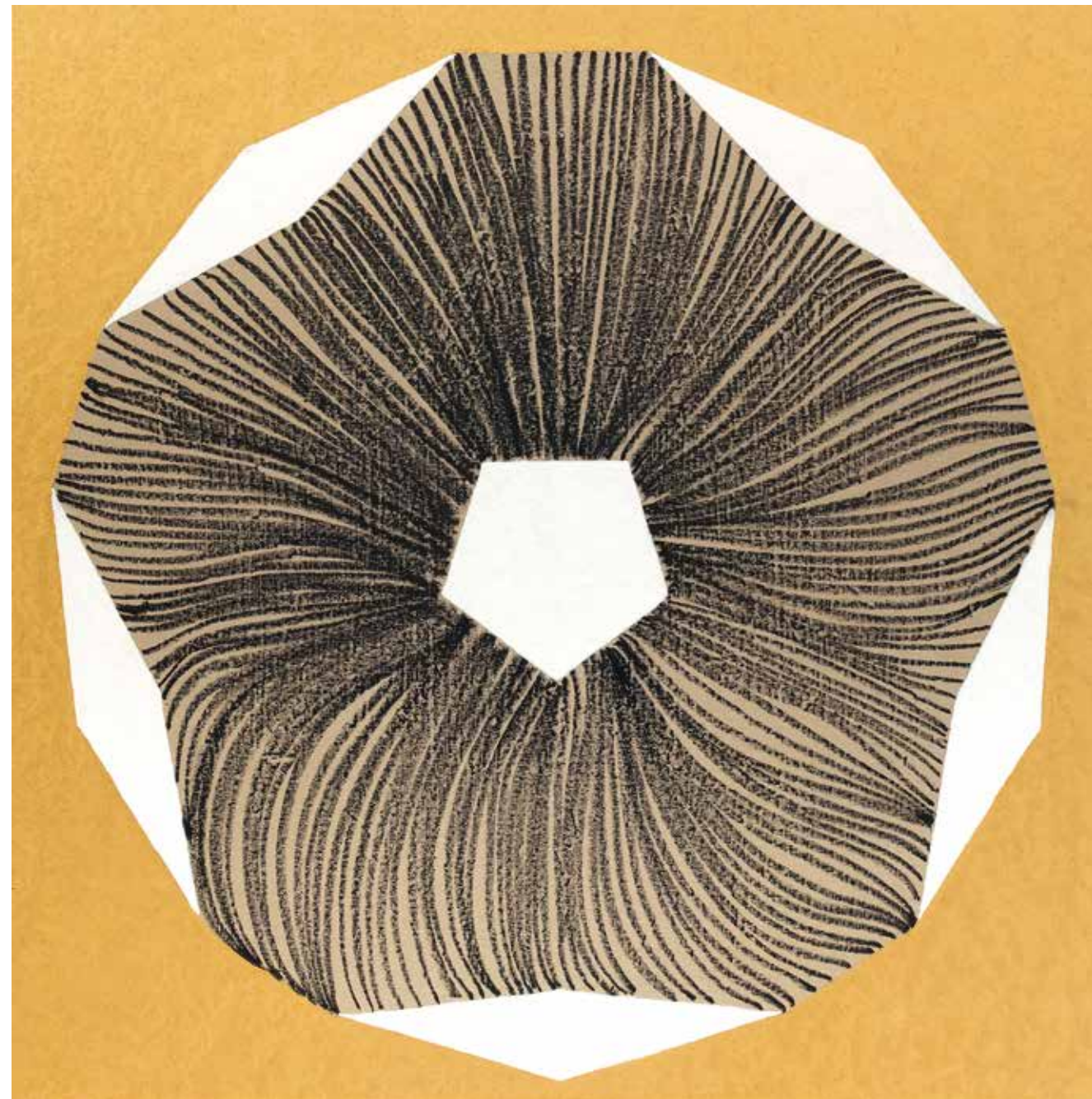
66

Pour créer l'œuvre *Icône People*, Najia Mehadji a étudié la forme du ballon de football en constatant qu'il n'était pas complètement rond mais construit à partir d'un assemblage de plusieurs hexagones et pentagones pour des raisons techniques.

Poursuivant sa synthèse entre Orient et Occident, elle a choisi de traduire ces formes géométriques et d'y établir un parallèle avec les formes de l'art islamique en y intégrant des éléments plastiques qu'elle utilise dans son œuvre. Précisément, le motif floral, utilisé durant une décennie au début des années 2000 et la coupole, forme qu'elle a travaillée dans les années 90. Ces deux éléments se retrouvent réunis pour reconstituer un ballon imaginaire et plastique où fusionnent le côté

masculin d'un élément d'architecture et le côté féminin des lignes d'une fleur.

Porté au statut d'une icône populaire planétaire, le ballon de football est représenté dans cette peinture sur un fond or, que l'artiste utilise pour la première fois dans son travail pour rappeler le fond doré des icônes byzantines. Utilisant la craie à l'huile sur une toile brute, Najia Mehadji fait vibrer ces formes à la lumière de nos regards et nous invite à ressentir différemment cet objet synonyme à la fois de bataille sur le terrain et de rassemblement des supporters autour d'une équipe le temps de la compétition.



Icône People
Stick à l'huile sur toile
180 x 180 cm
2018

Houssein Miloudi

68

« Si je suis le roi du football, alors Benbarek en est le Dieu ». Ces mots attribués à Pelé, véritable icône du football, sont adressés à une autre figure de ce jeu, le joueur marocain Larbi Benbarek. La Perle noire, comme il était surnommé, est une nouvelle fois évoquée dans l'exposition par ces deux œuvres d'Houssein Miloudi.

Dans cet hommage rendu à la Perle noire, Miloudi a choisi la forme du triptyque pour l'œuvre nommée *A la mémoire de Larbi Benbarek*, afin de faire jaillir en son centre la silhouette du joueur légendaire en pleine action et dont les connaisseurs pourront sans doute reconnaître l'allure. Miloudi évoque à la fois dans cette composition le joueur mais également l'homme attaché à son pays, à ses origines et à sa foi qui, malgré sa carrière de l'autre côté de la Méditerranée, ne délaissera jamais ses racines nord-africaines.

La seconde œuvre revêt un caractère plus symbolique. Intitulée *A Larbi Benbarek-Lettre de l'oublié*, Houssein Miloudi mêle dans cette réalisation, la peinture, le dessin, la poésie et des motifs en métaux précieux pour donner à voir une lettre posthume adressée au footballeur. L'artiste a effectué un long travail pour composer cette œuvre et y mettre un ensemble d'éléments plastiques, dessinés et peints, associés à des composantes issues du réel comme des timbres datant de l'époque du protectorat où Benbarek a débuté sa carrière, et surmontée de motifs en argent, or et nacre créés par l'artiste. L'œuvre acquiert un aspect précieux afin de réhabiliter la figure du joueur dans les mémoires et revaloriser la vie et le parcours d'un homme disparu dans la solitude.



A la mémoire de Larbi Benbarek

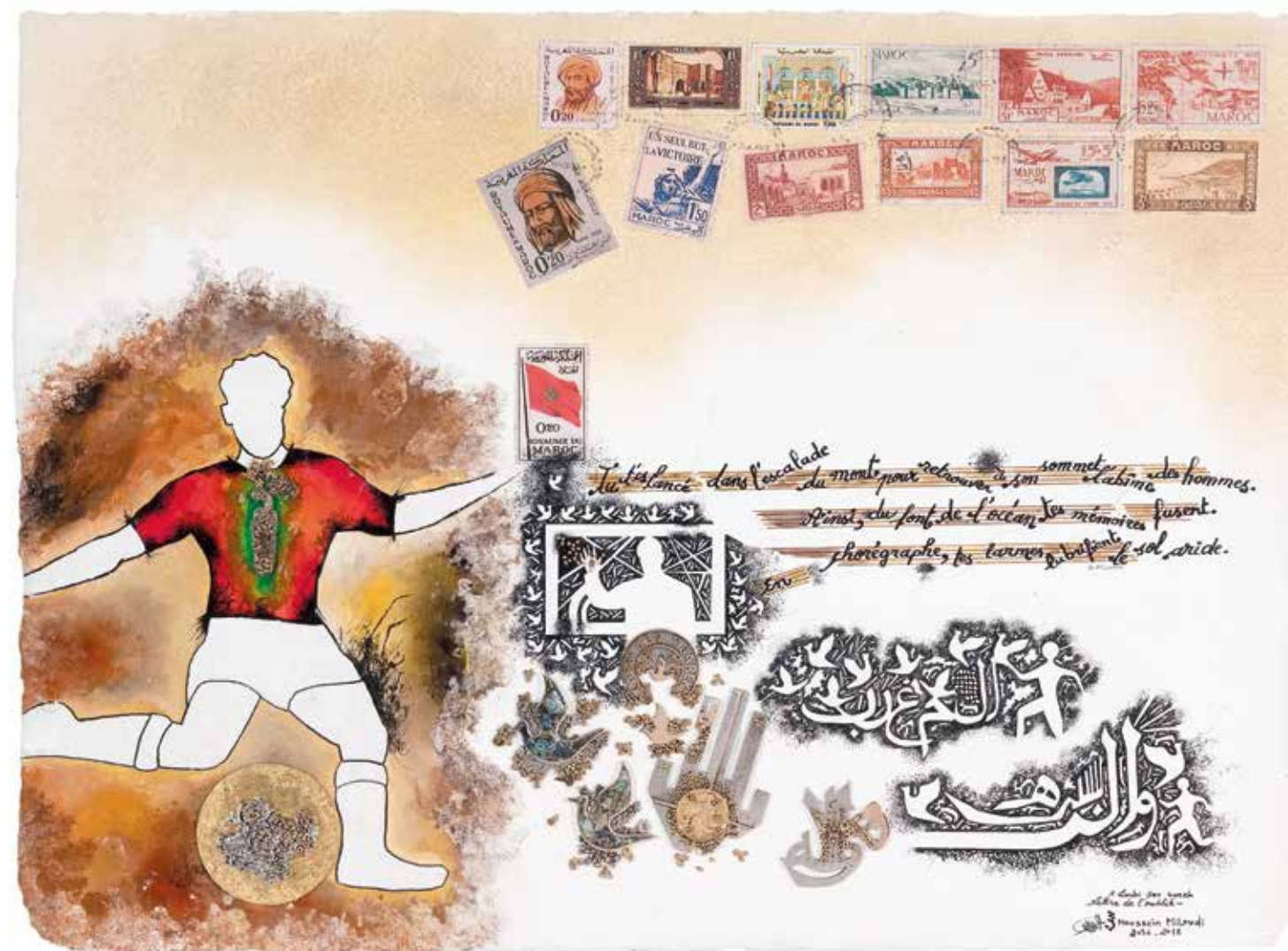
Triptyque, technique mixte sur toile contrecollée sur bois
120 x 135 cm
2018

A Larbi Benbarek-Lettre de l'oublié

Technique mixte, argent, or et nacre sur papier fait main contrecollé sur bois

57 x 77 cm

2016-2018



Lamia Naji

72

One voice est le titre de l'œuvre que nous présente Lamia Naji sur le thème du football. L'image d'un stade, vide, de laquelle s'élève la clameur d'une foule extasiée. Ce choix n'est pas anodin car, fidèle à son discours d'identité universelle, l'artiste s'attache encore et toujours à démontrer les similarités plutôt que les différences de la race humaine.

C'est une pièce sonore dont la photographie pourrait avoir été prise dans n'importe quel stade de football dans le monde. Pelouse, buts, tribunes et gradins, panneau de résultats, tous les éléments constitutifs d'un stade y sont. Rien ne différencie ce stade d'un autre hormis la présence des inscriptions qui nous situent géographiquement à Casablanca.

En se rapprochant de cette image de stade vide, le spectateur peut entendre une bande sonore des

clameurs du public assistant à un match. Encourageant leurs équipes, il n'y a plus de différence entre les deux camps adverses des supporters mais une seule et même voix qui résonne dans les tribunes.

Traitant ainsi de l'universalité du football, Lamia Naji révèle un lieu parmi d'autres en prenant place derrière un but où le filet fragmente l'image comme une mosaïque. Cette mosaïque rappelle que le football réunit toutes les catégories sociales d'une société et toutes les générations d'une population autour d'un même événement. Ce qui fait du football l'un des sports les plus fédérateurs de notre temps. *One voice*, une seule voix, ou peut-être même *One love*, un seul amour, comme dans la célèbre chanson de Bob Marley.



One voice

Tirage numérique au jet d'encre pigmentaires sur papier Hahnemühle Fine Art Pearl
95 x 135 cm
2018
Edition unique

Abdelkébir Rabi'

LA PERLA NEGRA UN DESSIN, UN HOMMAGE

Je dois dire d'emblée qu'au commencement, ma participation à une exposition consacrée au thème du football ne me semblait guère évidente. En effet, compte tenu de mon enracinement immuable dans un processus de création établi, j'ai toujours estimé, que toute initiative circonstancielle à thématique spécifique, ne pourrait nullement s'accorder avec ce qui détermine fondamentalement ma démarche artistique. D'autant plus qu'il est question ici d'un thème spectaculaire, dont l'audience frise la démesure, et dont le déferlement excessif d'images et d'informations dont nous engorgent quotidiennement les mass média, est à la limite de la saturation.

Cependant, et en dépit de cette réserve présumée, j'ai fini par céder à la tentation de me joindre au projet de l'exposition précitée, en me justifiant par le fait qu'il s'agit d'une exhortation amicale à laquelle je ne pouvais me dérober. Une obligation pourrais-je dire qui m'incombait vivement, et que j'ai abordée, en toute connaissance de cause, comme un défi que je devais relever dignement.

Réflexion toute faite, j'ai cru pouvoir m'en sortir en envisageant de ne pas aller dans le sens de l'anecdotique, du superflu ou du sensationnel, pour ne pas avoir à subir les effets d'une actualité footballistique effervescente.

J'ai appris, dans mon anxiété d'artiste épris d'absolu, que le meilleur moyen de démêler l'écheveau du présent, est de déplier la mémoire pour placer les points de repères et se retrouver. Aussi, j'ai cru pouvoir m'en sortir en me fiant pleinement à l'immuabilité des souvenirs. C'est donc en ouvrant grandement mes questionnements aux réminiscences, que j'ai pu accéder à une pensée vivifiée, susceptible de donner une présence et un sens à ce qui pourrait être signifié pour être conçu distinctement.

Je le dis tout de suite : l'image qui m'est revenue de loin pour se fixer instantanément dans mon esprit, en évoquant le thème emblématique du football, fut celle du joueur légendaire : Larbi Ben Mbarek. Telle une apparition fortuite, cette image opportune me permet de dédaigner définitivement tout scrupule éventuel, quant à mon intérêt subit pour une action artistique consacrée à un thème déterminé.

Larbi Ben Mbarek, un nom qui attisait l'imagination de tous ceux de ma génération qui, dans les années quarante-cinquante, étaient attentifs aux exploits de ce prodigieux footballeur. Quelle époque mémorable, en cette fin du protectorat, quand une nation entière, avide de dignité et imprégnée d'espérance, vit briller superbement dans l'univers fabuleux du football international, l'étoile de ce fils du peuple au talent hors du commun !



La perla negra, Hommage posthume à Larbi Ben Mbarek
Intervention hors-champ

L'un des temps fort de mon enfance, c'était quand nous relations entre gamins, les exploits et les prouesses de ce prodige du ballon rond. En vérité, nous ne savions de lui que peu de choses, mais que nous amplifions allègrement à notre guise. Cela nous suffisait pour que nous inventions des anecdotes où il était toujours le plus fort. C'est ainsi que nous arrivions, chacun à sa manière, à y mettre une part de merveilleux, pour que le récit nous emporte vers un imaginaire envoûtant.

Ma manière à moi consistait, cela va de soi, à dessiner notre champion dans des attitudes où il accomplissait ses performances. Je m'inspirais, pour que mes dessins soient plausibles, des images de footballeurs qui me tombaient sous la main, en feuilletant les pages de vieilles revues, toujours disponibles chez l'épicier de mon village.

Un épicier pas comme les autres. Je m'en souviens encore : il s'appelait Meyer ; il était affable, se rendait souvent en ville, écoutait la radio et parlait admirablement de football. Il collectionnait inlassablement et au bonheur de nous autres jeunes adolescents passionnés, les photos des joueurs de l'époque qui défrayaient la chronique. La seule photo qu'il avait mise sous-verre et qui était exposée au milieu de sa marchandise, montrait une scène de match où apparaissait, au milieu d'une action tumultueuse, la silhouette élancée du grand Larbi Ben Mbarek.

C'est bel et bien la même image que j'ai retrouvée incidemment, quand je cherchais sur internet, ce qui pourrait, éventuellement, m'aider à trouver une solution pour ma participation à l'exposition présumée.

Voilà donc une pertinence qui m'a fait revivre intensément de doux moments de mon enfance. Quelle belle occasion de pouvoir déceler dans l'opacité de tant d'années passées un tel souvenir, pour réaliser une œuvre artistique aux connotations sensiblement subjectives !

Aussi ai-je opté pour une démarche rigoureuse, pour me débarrasser de tout élément superflu qui affaiblirait la consistance d'un état expressif vivement ressenti. Il a fallu pour cela opter pour le respect des proportions à grande échelle, inhérentes à mon sujet, en m'éloignant toutefois d'une représentation mimétique servile, exception faite des traits de mon personnage que je voulais ressemblants dans leur expression intégrale. De plus, dans un souci de justesse absolue, j'ai limité mes moyens à l'essentiel : un dessin au fusain sur une grande feuille d'un papier comme jauni par le temps.

Quant à mon personnage, son allure athlétique, son expression contractée et son élan impulsif, sont agrémentés subtilement d'éléments évocateurs : une inscription signifiante, un insigne suggestif en couleur et, hors-champ et pour mieux suggérer l'instant fatal, le signe allusif d'un ballon.

C'est cela mon dessin, dans sa sobriété et dans sa portée allégorique. Je le dédie en toute humilité à la mémoire de Lhaj Larbi Ben Mbarek, mort dans l'indifférence et la solitude, le 16 septembre 1992 dans son modeste appartement du quartier Benjdia à Casablanca.

Et aujourd'hui si j'arrive, au-delà de ce simple fait artistique, et à travers la fragilité sensible de mon dessin, à éveiller chez le spectateur éventuel une pensée affectueuse en souvenir de notre grand footballeur, ne serait-ce que le temps d'une exposition, j'aurai réussi mon pari. Et pour qu'on se souvienne, j'aurai aussi et surtout rendu, à ma manière, un hommage posthume à celui qu'on a tant adulé ; celui qu'on surnommait et qu'on surnommait toujours : « LA PERLA NEGRA ».

Abdelkébir Rabi', Casablanca, le 28 mai 2018

*La perla negra,
Hommage posthume à Larbi Ben Mbarek
Fusain sur papier
204 x 134 cm
2018*



Zakaria Ramhani

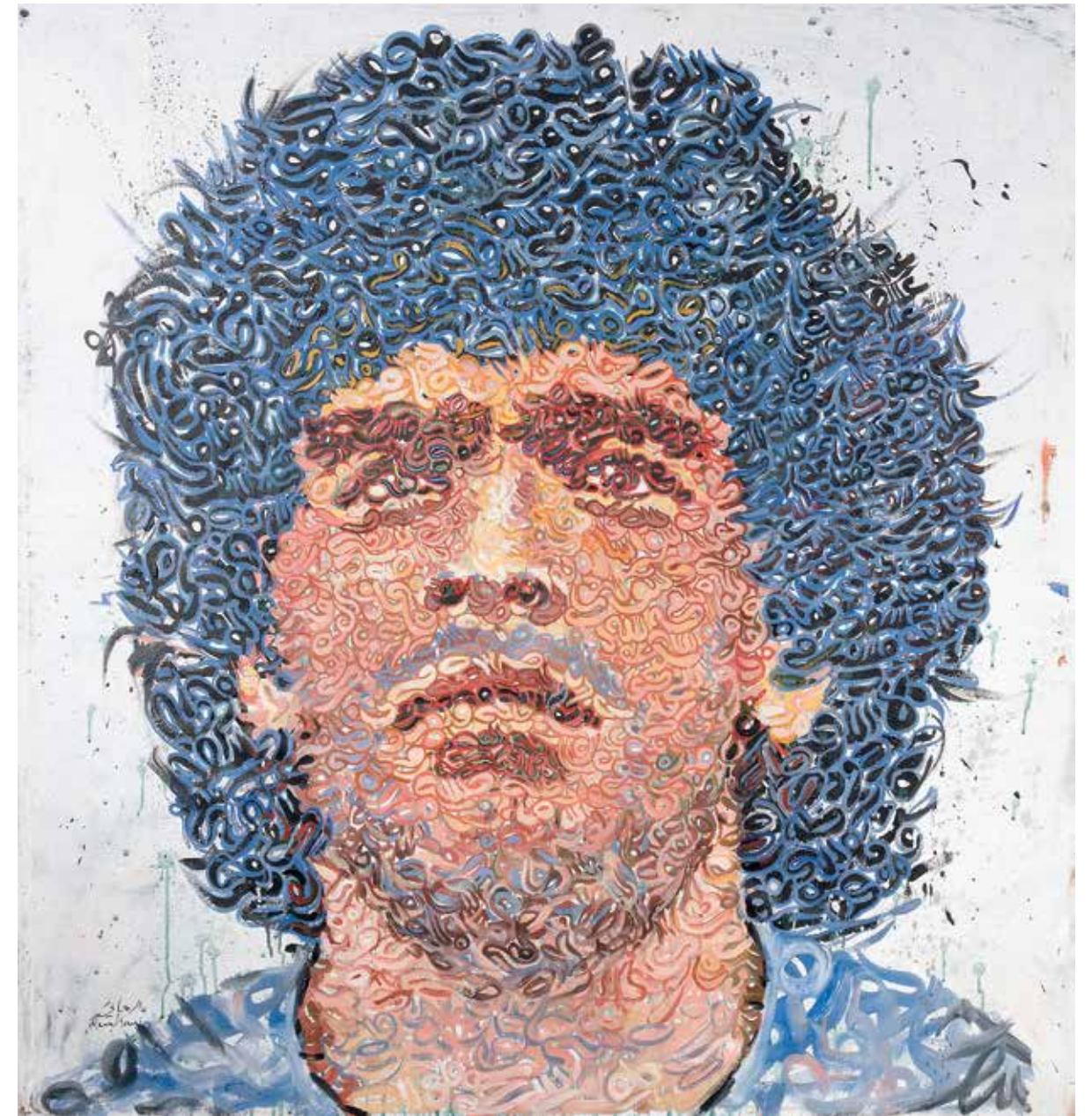
78 Zakaria Ramhani nous propose dans cette œuvre un portrait de l'une des figures iconiques du football, l'ancien joueur international argentin Diego Maradona. Dans ce grand portrait, le visage du joueur est travaillé à la peinture à l'huile selon le projet pictural que Ramhani développe depuis 2006, intitulé *De droite à gauche*, où le motif de la graphie arabe et latine est détourné de sa fonction première d'écriture pour devenir un principe original de peinture.

Dans cet enchevêtrement de signes graphiques, Ramhani donne à voir cette figure controversée du football qui a déchaîné les passions des supporters et les commentaires de la presse autant pour ses exploits sportifs que pour ses écarts de conduite durant les années 1980-1990. Ce choix de représenter cette personnalité n'est pas un hasard pour l'artiste. On retrouve régulièrement dans son travail l'utilisation et le détournement d'images de personnalités comme dans la série des portraits d'artistes et d'écrivains célèbres, présentée dans le cadre de l'exposition *Double* ou encore dans des œuvres où l'artiste reprend des images ultra-médiatisées pour les représenter en

peinture d'une manière différente, en dehors de leur contexte d'origine.

Le titre de l'œuvre, *Mano De Dios* (la main de Dieu), se réfère à une phrase célèbre de Maradona quand il a marqué de la main un but, validé par l'arbitre, dans un match culte contre l'Angleterre au Mondial 1986. Quand la presse a demandé au footballeur comment il expliquait qu'une faute de main aussi manifeste ait échappé à la vigilance des arbitres, il a répondu : « c'est la main de Dieu ». Une phrase ambiguë qui pouvait aussi bien se référer au Dieu des hommes qu'à Maradona, Dieu des stades.

Dans le portrait de Maradona, Zakaria Ramhani offre une nouvelle représentation des stars du ballon rond qui sont érigées au statut d'icônes quasiment divinisées, même si le culte voué à ces joueurs est ambivalent. Portées aux nues par des millions de spectateurs pour leurs exploits sportifs, les stars du football peuvent rapidement se retrouver dans le tourbillon médiatique et ainsi redevenir de simples mortels, capables aussi du pire.



Mano De Dios
Huile sur toile
131 x 121 cm
2018



Youness Atbane est né en 1982 à Safi.

Il est diplômé en art graphique et multimédia et du Master Art-Littérature et Muséologie de l'Université de Nice-Sophia-Antipolis en 2010.

Artiste pluridisciplinaire, sa pratique artistique s'articule entre la performance, l'installation, le dessin, la photographie et la vidéo. Passant d'un médium à l'autre, son travail fait souvent référence au corps et à ses codes, au langage, et à la dualité.

Youness Atbane a collaboré avec de nombreux artistes et chorégraphes internationaux tels que Mathilde Monnier, Mounir Fatmi, Khalid Benghrib, Jean-Marc Mattos. En 2011, il a cofondé le collectif d'art numérique Pixylone.

Le travail de Youness Atbane a notamment été présenté au MASS MOCA Museum (Etats-Unis) en 2017, au MACAAL à Marrakech (Maroc) en 2017, au Headlands Center for the Art San Fransisco (Etats-Unis) en 2015, à la Gaité Lyrique à Paris (France) en 2015, au Musée Mohamed VI d'Art Moderne et Contemporain à Rabat (Maroc) en 2014, à l'Institut du Monde Arabe à Paris (France) en 2014, à la Biennale de Marrakech (Maroc) en 2014 et 2016, au MACRO Musée d'Art Contemporain de Rome (Italie) en 2011, dans le cadre du projet parallèle Angolazioni Urbane à la Biennale de Venise (Italie) en 2011.

Youness Atbane vit et travaille entre Casablanca et Berlin.



Saâd Ben Cheffaj est né en 1939 à Tétouan.

Il fait partie des premiers artistes marocains qui ont reçu une formation académique en peinture. Après des études en 1957 à l'Ecole des Beaux-Arts de Séville, il a suivi des cours d'histoire de l'art à l'Ecole du Louvre à Paris. Il est, ensuite, revenu en Espagne pour décrocher, en 1962, le diplôme de professeur à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts Santa Isabel de Hungria de Séville. En 1965, Ben Cheffaj est rentré au Maroc pour enseigner l'histoire de l'art, le dessin et la peinture à l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan.

Sa première exposition remonte à 1956, et depuis il n'a jamais cessé de peindre. Il a connu plusieurs périodes (figuration, expressionnisme, néoréalisme, abstraction), avant d'aboutir à cette peinture terreuse, à l'éclat sombre, qui caractérise ses derniers travaux. Un peintre, fort d'un demi-siècle d'intimité avec la peinture, peut presque peindre les yeux fermés. Il va, en tout cas, au delà de la seule perception par la rétine.

Les œuvres de Saâd Ben Cheffaj ont intégré plusieurs collections prestigieuses dont l'Office Chérifien des Phosphates (Maroc), Bank Al-Maghrib (Maroc), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), le Groupe Alliances (Maroc), la Fondation Cartier (France), l'Académie Royale de Cadix (Espagne), le Musée des Beaux- Arts de Ceuta (Espagne)...

Saâd Ben Cheffaj vit et travaille à Tétouan.



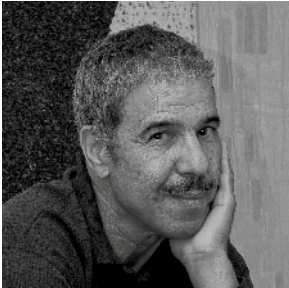
M'barek Bouhchichi est né en 1975 à Akka.

Titulaire d'un baccalauréat en arts plastiques, il enseigne cette discipline à Tiznit depuis 1996 et à Tahannaout près de Marrakech.

Artiste pluridisciplinaire, M'barek Bouhchichi pratique la peinture, le volume, le dessin et la vidéo. Il développe son travail autour d'une tentative de parole basée sur l'exploration des limites entre notre discours intérieur et ses prolongements vers l'extérieur, vers l'actuel, vers autrui. Il place ses œuvres à la croisée de l'esthétique et du social, en explorant des champs d'associations comme possibilités de ré-écriture de soi.

Le travail de M'barek Bouhchichi a été exposé dans de nombreuses expositions et biennales au Maroc et à l'étranger notamment à la Biennale de Dak'art (Sénégal) en 2018, au MuCEM à Marseille (France) en 2017, à la Kulte Gallery à Rabat (Maroc) en 2016, à l'Institut du Monde Arabe à Paris (France) et à la Biennale de Marrakech (Maroc) en 2014, à la Biennale du Caire (Egypte) et au Musée d'Art Brésilien de São Paulo (Brésil) en 2008.

M'barek Bouhchichi vit et travaille à Tahannaout.



Mustapha Boujemaoui est né en 1952 à Ahfir.

De 1969 à 1972, il poursuit des études à l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan, avant de rejoindre l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles puis de parachever sa formation artistique à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. De retour au Maroc en 1982, Mustapha Boujemaoui a enseigné les arts plastiques dans un lycée à Oujda, puis, en 1988, à l'Institut Supérieur des Arts Dramatiques à Rabat, au Centre Pédagogique Régionale de Rabat et à l'Ecole Nationale d'Architecture de Rabat.

Peintre-chercheur, Boujemaoui est l'un des rares peintres au Maroc à avoir réussi une transition entre la peinture et l'installation. Il a commencé par s'intéresser aux thèmes du voyage, du déplacement, de l'écoulement du temps, avant de multiplier les supports de son art et les matériaux qu'il interroge. Deux concepts fondent son œuvre : la transparence et la répétition.

Ses œuvres ont intégré des collections de renom dont le Ministère des Finances (Maroc), le Centre Georges-Pompidou (France), le Musée d'Art Contemporain d'Anvers (Belgique), l'Artothèque de Schiedam (Pays-Bas) ...

Il a obtenu en 1995 le prix UNESCO pour la promotion des arts.

Mustapha Boujemaoui vit et travaille à Rabat.



Hassan Darsi est né en 1961 à Casablanca.

Après 7 années d'études à l'Ecole Supérieure des Arts Plastiques et Visuels de Mons en Belgique, il rentre au Maroc en 1989.

En 1995, il fonde à Casablanca le projet La Source du lion, avec lequel son travail personnel entretient toujours des résonnances et des connivences étroites autour du concept de Passerelles artistiques et de projets participatifs. A partir de 1999, il développe un travail sur et avec la dorure avec comme matériau de prédilection l'adhésif doré dont il recouvre des objets - poupées, chaises de jardin, télévisions, tanks, dents... - mais aussi des espaces publics.

Hassan Darsi a développé, sur une période de plus de 20 ans, une œuvre multiple : photographies, installations, sculptures, interventions dans des espaces publics, maquettes, performances, films vidéos et projets participatifs impliquant d'autres disciplines comme la danse, la poésie, l'architecture...

Ses œuvres ont intégré des collections de renom dont le Ministère des Finances (Maroc), le Centre Georges-Pompidou (France), le Musée d'Art Contemporain d'Anvers (Belgique), l'Artothèque de Schiedam (Pays-Bas) ...

Hassan Darsi vit et travaille à Casablanca.



Mohamed El baz est né en 1967 à Ksiba au Maroc.

Après l'obtention, en 1989, du Diplôme National d'Arts Plastiques à l'Ecole Régionale d'Art de Dunkerque, il obtient en 1992 le Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique à l'Ecole Nationale Supérieure de Paris-Cergy. Il a également poursuivi des études à l'Institut des Hautes Etudes en Arts Plastiques à Paris.

Depuis 1993, Mohamed El baz réalise un projet intitulé « Bricoler l'incurable ». Toutes les manifestations auxquelles il a pris part sont considérées comme des détails de ce vaste projet. Le terme détail est à appréhender selon la même acception qu'il recouvre quand on parle du détail d'une peinture. Chaque exposition est dès lors un fragment de cet ensemble, dont certaines composantes, les « détails », se retrouvent d'un lieu à l'autre et s'adaptent à chaque nouveau contexte.

Mohamed El baz mène une carrière internationale depuis vingt ans et a pris part à plusieurs expositions prestigieuses à Casablanca, Paris, Lille, Koweït, Johannesburg, Düsseldorf, Copenhague, Finlande...

Ses œuvres ont intégré de nombreuses collections dont le Fonds National d'Art Contemporain de Paris (France), le Musée National d'Art Moderne de Lille (France), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), le groupe Saham (Maroc), la Société Générale (Maroc).

Mohamed El baz vit et travaille entre Casablanca et Lille.



Bouchta El Hayani est né en 1951 à Taounate.

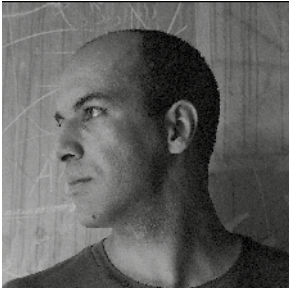
Diplômé de l'Ecole des Arts Appliqués de Casablanca en 1972 en décoration et arts graphiques, il rejoint le Centre Pédagogique Régional de Rabat la même année. Parallèlement à son activité artistique, Bouchta El Hayani enseigne au CPR de Rabat et à l'Ecole Nationale d'Architecture.

Sa carrière d'artiste peintre débute en 1970, avec une exposition au Salon des artistes indépendants à Casablanca où il est remarqué pour son abstraction lyrique marquée par un graphisme aux contours imprécis. En 1998, Bouchta El Hayani effectue un séjour à la Cité Internationale des Arts à Paris.

Dans les années 2000, il entreprend une mutation esthétique et plastique qui met en avant une figuration frontale et une composition verticale. Depuis, le dessin est revendiqué dans son œuvre et ses « nus » castrés, sans visages, dressés au milieu de nulle part, laissent apparaître un vocabulaire archétypal.

Les œuvres de Bouchta El Hayani figurent, entre autres, dans les collections de la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc) et de la Fondation ONA (Maroc) ainsi que dans de nombreuses collections privées au Maroc et à l'étranger.

Bouchta El Hayani vit et travaille à Rabat.



Nabil El Makhloufi est né en 1973 à Fès.

Il est diplômé de l'Académie des Arts Visuels de Leipzig (Allemagne), ville réputée pour son école de la peinture figurative : la Neue Leipziger Schule, célèbre en Europe.

La figuration demeure la dominante dans la démarche esthétique de Nabil El Makhloufi et ce qui détermine le mieux l'originalité de son art. Une figuration qui imprime un univers très particulier à la toile. On ne sait pas où s'arrête le réalisme et où commence le symbolisme. Ce qui est sûr, c'est que chaque peinture prend et impose un temps de suspension à celui qui la regarde. Les personnages que l'artiste crée ne sont jamais inertes. Ils imposent toujours une présence à la fois fragile et menaçante. Ils s'inscrivent dans un univers étranger à ce que l'on a l'habitude de voir ici.

Tout en étant enracinées dans la culture de son pays d'origine, les œuvres de Nabil El Makhloufi se nourrissent de la culture et de la terre où leur auteur vit.

Les œuvres de Nabil El Makhloufi ont intégré des institutions de renom dont la Banque Populaire (Maroc), le Groupe Alliances (Maroc), le BAT Campus galerie collection (Allemagne). Il a, par ailleurs, remporté le prix de la Cité Internationale des Arts à Paris en 2014.

Nabil El Makhloufi vit et travaille à Leipzig.



Safaa Erruas est née en 1976 à Tétouan.

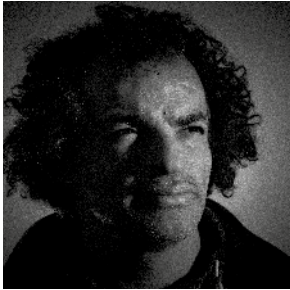
Elle est diplômée de l'Institut des Beaux-Arts de Tétouan en 1998.

Son travail implique une réflexion au sujet de la corporéité des matériaux et les gestes que nous développons à leur contact. Ce faisant, elle déplace le regard vers un monde de micro-sensations monochromatiques dans lequel le lisse et le strié se confrontent. Safaa inverse l'esthétique « minimaliste » dans la mesure où ses surfaces et ses lignes nettes percées de trous cultivent une forte mémoire du corps. Ses lames de rasoir, aiguilles et autres objets métalliques se présentent comme signes avant-coureurs et comme autant de méditations sur les blessures silencieuses que nous aimons à maintenir dans un rêve inconscient.

Depuis 1996, elle expose régulièrement en France, Italie, Espagne, Norvège, Algérie, Inde et aux Etats-Unis. Elle a participé à la Biennale Dak’Art en 2002 et en 2006, ainsi qu’à la 25ème Biennale d’Alexandrie pour les pays méditerranéens en 2009, où son travail intitulé *The Moon Inside of Me* a remporté le prix de la Biennale. En 2015, l'artiste a participé à la 12ème Biennale de La Havane pour le projet *Beyond the wall*.

Ses œuvres font partie de collections prestigieuses dont la Société Générale (Maroc), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), la Fondation Jean Paul Blanchère (France), le Centre d'Art Contemporain de Lagos (Nigéria)...

Safaa Erruas vit et travaille à Tétouan.



Mohamed Fariji est né en 1966 à Casablanca.

Il est diplômé de l’Institut National des Beaux-Arts de Tétouan et de l'Ecole Supérieure d’Art et de Design Llotja de Barcelone.

En développant des projets artistiques à long terme, Mohamed Fariji interroge la place de l'artiste dans sa ville. Il propose des initiatives citoyennes et environnementales qui questionnent le pouvoir et les instances publiques au moyen d’une pratique artistique socialement engagée et qui prend des formes variées : photographies, workshops, performances ou installations in situ. Investi dans l'exploration des mythes urbains, de la mémoire collective, des histoires individuelles et des narrations socio-politiques et architecturales des villes, Mohamed Fariji intègre également à son travail artistique la réalisation de publications, de projets éducatifs et curatoriaux, notamment au sein de l’Atelier de l’Observatoire, plateforme pour l’art et la recherche qu’il a cofondée en 2011. L’artiste a également travaillé sur de nombreux projets menés avec l'Espace Divers à Barcelone (Espagne), qu’il a fondé et dirigé de 2003 à 2011.

Ses œuvres ont intégré des collections de renom dont la Bibliothèque Nationale de Catalogne (Espagne), le Fostering Art and Design à Barcelone (Espagne) et le Centre Cívic Can Felipa à Barcelone (Espagne).

Mohamed Fariji vit et travaille à Casablanca.



Simohammed Fettaka est né en 1981 à Tanger.

En 2007, Il a intégré l’université d’été de la Fémis (École Nationale Supérieure des Métiers de l’Image et du Son) à Paris et il est diplômé en 2014 du Master « Programme d’expérimentation en arts et politique » à Sciences-Po Paris. Il a fondé et assuré la direction artistique du festival Cinéma Nachia de 2006 à 2011 à la Cinémathèque de Tanger.

Artiste pluridisciplinaire, il développe un travail artistique entre dessins, collages, photographies, installations, vidéos expérimentales et performances. En 2014, il est lauréat de la commande artistique Garonne commissionnée par Catherine David. Il réalisera dans ce cadre, le film *Une vie mineure* qui retrace le séjour du poète allemand Hölderlin à Bordeaux.

Depuis 2009, il a participé à plusieurs expositions et événements dont le Salon de Montrouge (France) en 2017, le festival Masnaâ à Casablanca (Maroc) en 2016, la 5ème édition de la Biennale de Marrakech (Maroc) et l'évènement Le Maroc Contemporain à l'Institut du Monde Arabe à Paris (France) en 2014, au MuCEM à Marseille (France) en 2014 et au Centre Georges-Pompidou à Paris (France) en 2013.

Ses œuvres ont intégré les collections du CNAP à Paris (France), du MuCEM à Marseille (France) et de nombreuses collections privées.

Simohammed Fettaka vit et travaille entre Tanger et Paris.



Hassan Hajjaj est né en 1961 à Larache.

Il évolue entre plusieurs univers artistiques : la photographie, la mode, la musique, le cinéma et le design. En 1984, il lance sa propre marque de vêtements et d’accessoires Label « R.A.P.» abréviation de « Real Artistic People ». Il est, également, l’auteur de la décoration du restaurant « Andy Wahloo » à Paris, dont le nom est tiré d’une réplique de l’arabe vernaculaire maghrébin signifiant « J’ai rien », comme un clin d’œil au Pop Art mais avec une touche moyen-orientale.

Le travail de Hassan Hajjaj est une forme de célébration de la culture visuelle populaire du souk, un espace social, symbole d’interaction et d’échange. L’artiste emprunte à la culture marocaine, utilise des stéréotypes picturaux tels que les odalisques ou les images de marques avec leurs logos-cultes. C’est avec audace qu’il assemble et oppose éléments orientaux et occidentaux, pour créer un univers riche et universel. Le soin qu’apporte Hassan Hajjaj à l’encadrement de ses photos rappelle le degré de finition dans la répétition des motifs de l’art décoratif islamique.

Ses œuvres ont intégré des collections de renom dont le Musée d’art du comté de Los Angeles (Etats-Unis), le Musée des Beaux-Arts de Virginie (Etats-Unis), l’Institut des Cultures d’Islam de Paris (France), le Victoria and Albert Museum (Royaume-Uni), la collection Barjeel (Emirats Arabes Unis) ...

Hassan Hajjaj vit entre Marrakech et Londres.



Chourouk Hriech est née en 1977 en France.

Elle suit des études en histoire et histoire de l’art à l’Université Lumière de Lyon. Elle intègre par la suite l’Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon dont elle sort diplômée en 2002.

Chourouk Hriech développe son travail essentiellement autour du dessin, mais également autour de l’installation et de la performance. Ses recherches se fondent sur une observation des paysages en mutations, une navigation à travers les mondes qui s’offrent à elle.

Elle pratique le dessin exclusivement en noir et blanc et investit des supports aussi divers que singuliers, notamment le papier, les murs et même les objets du quotidien. Son œuvre traverse le temps et l’espace en remodelant les architectures de tout temps tout en faisant jaillir des espaces imaginaires et des architectures mentales. Ses dessins font cohabiter l’animal et le végétal dans des univers qui relèvent à la fois de l’urbain et de l’onirique.

Les oeuvres de Chourouk Hriech ont été acquises par des institutions de renom dont le Fonds Municipal d’Art Contemporain de la Ville de Paris (France), le Fonds Régional d’Art Contemporain de Provence-Alpes-Côte d’Azur (France), le Fonds Communal d’Art Contemporain de Marseille (France), le Groupe Alliances (Maroc), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), Collection SAM ART Project (France)...

Chourouk Hriech vit et travaille à Marseille.



Majida Khattari est née en 1966 à Erfoud.

Elle a fait ses études à l’Ecole des Beaux-Arts de Casablanca puis à l’Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris.

Depuis 1996, Majida Khattari crée des défilés-performances inspirés de la situation des femmes dans les sociétés arabes et met en scène des modèles qui portent des Vêtements-Sculptures qu’elle a préalablement conçus.

Dans son œuvre photographique, Majida Khattari revisite, recrée les clichés qui dominent la peinture orientaliste. En reconstituant des décors inspirés de célèbres compositions orientalistes, Majida Khattari « contemporanise » ses personnages en les dotant d’un statut incertain qui tient à la fois du fantasme et de la réalité photographique.

Depuis 1996, Majida Khattari a participé à de nombreuses expositions individuelles et collectives à travers le monde : Casablanca, Paris, Oxford, Londres, Tokyo, Düsseldorf, New York... et ses œuvres ont intégré de prestigieuses collections, dont celles du Musée National d’Art Moderne et Contemporain du Centre Pompidou à Paris (France), la Fondation SAM ART Project à Paris (France), La Fondation Louis Vuitton à Paris (France), le Musée Salsali à Dubaï (Emirats Arabes Unis), le Musée d’Art Contemporain de Thessalonique (Grèce) ...

Majida Khattari vit et travaille à Paris.



Fouad Maazouz est né en 1977 à Casablanca.

Il a suivi des formations et stages dans divers instituts et écoles de photographie et de design graphique au Maroc, en France, en Allemagne, en Belgique, en Italie, en Espagne, en Suisse et aux Etats-Unis.

Dans les scènes photographiées par Fouad Maazouz, rien n’est arrangé. Tout est composé dans la nature. Et le miracle des prises de vue, c’est que l’œil de Fouad Maazouz ne passe pas à côté de l’instant. Il sait capturer le moment privilégié où la scène courante devient un moment photographique.

Fouad Maazouz a reçu plusieurs prix dont le Prix Regards Croisés à Bruxelles, le 1er Prix International Photo Contest aux Etats-Unis et le 1er Prix du 5ème Salon de la Photographie d’Agadir.

Ses œuvres ont été acquises par des institutions de renom dont le Musée Mohammed VI d’Art Moderne et Contemporain (Maroc), la Société Générale (Maroc), la CNIA (Maroc), le MACAAL (Maroc), le Musée des Beaux-Arts de Caen (France), l’Institut du Monde Arabe à Paris (France), le Fonds National d’Art Contemporain à Paris (France), le Musée d’Art Moderne et Contemporain du Centre Georges-Pompidou à Paris (France), le Musée des Beaux-Arts de Amman (Jordanie)...

Fouad Maazouz vit et travaille à Rabat.



Najia Mehadji est née en 1950 à Paris.

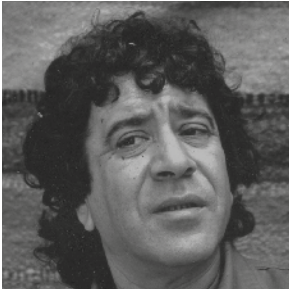
Elle est diplômée de l'Université Paris 1 où elle a soutenu, en 1973, son mémoire sur Paul Cézanne. Diplômée de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, elle expose dès les années 80 dans des galeries parisiennes et, à partir de 1985, décide de partager sa vie entre son atelier de Paris et celui du Maroc.

Dès les années 80, son œuvre effectue une synthèse entre un art contemporain qui renouvelle la peinture et des éléments de l’art islamique tels que la coupole, le polygone, le floral, l’arabesque ou la calligraphie, au bénéfice de nouveaux concepts et de nouvelles formes au sein desquels l’artiste invente son propre style.

Dans ses œuvres récentes, elle crée une symbiose entre la notion de drapé, chère à la peinture de la Renaissance, et une gestualité libre d’où émerge une « calligraphie » au féminin, à la fois charnelle et spirituelle.

Ses oeuvres font partie de nombreuses collections dont la Société Générale (Maroc), Attijariwafa Bank (Maroc), le MACAAL (Maroc), le Musée des Beaux-Arts de Caen (France), l'Institut du Monde Arabe à Paris (France), le Fonds National d’Art Contemporain à Paris (France), le Musée d’Art Moderne et Contemporain du Centre Georges-Pompidou à Paris (France), le Musée des Beaux-Arts de Amman (Jordanie). Une rétrospective de son œuvre sera présentée au Musée d’Art Moderne de Céret (France) du 30 juin au 4 novembre 2018.

Najia Mehadji vit et travaille entre Paris et Essaouira.



Houssein Miloudi a commencé à dessiner à l'âge de 5 ans. Entre 14 et 16 ans, il peint des tableaux en s'inspirant des amulettes et de l'art rural marocain. Sa première exposition remonte à 1968, à Marrakech, à l'âge de 17 ans.

Azzouz Tnifass décrit l'artiste en ces termes : « Miloudi est décidément un de nos plus grands peintres. Il est à la hauteur des meilleurs, Gharbaoui et Cherkaoui compris. Il nous faut dorénavant le considérer comme tel, malgré sa timidité apparente qui lui fait fuir les médias tout en le protégeant dans son atelier surplombant l'océan. Il a bien réussi tout seul dans son coin, à donner des apparences à nos mystères et cela va compter dans l'histoire de notre culture. D'ailleurs les poètes, sensibles au sublime, aiment tous le fréquenter. »

Les œuvres de Miloudi ont intégré plusieurs collections prestigieuses, musées, fondations et institutions au Maroc, Europe, Etats-Unis, Japon...

Miloudi a été décoré par Sa Majesté le Roi Mohammed VI du Ouissam Royal Al Kafâa Al Fikria (Mérite intellectuel).

Il figure aussi dans plusieurs ouvrages sur l'art ainsi que dans la 3ème édition Who's who in Graphic Design, Zurich (Suisse).

Houssein Miloudi vit et travaille à Essaouira.



Lamia Naji est née en 1966 à Casablanca.

De mère française et de père marocain, Lamia Naji nourrit sa pratique photographique de la mixité des langages et des cultures qui la conduit, dans un premier temps, vers une recherche identitaire pour ensuite s'attacher à mettre en lumière ce qu'il y a de commun entre les nations, tant dans l'architecture que dans la culture. Cette volonté d'unir les mondes et de partager cette vision universelle de l'humanité se traduira paradoxalement par une approche intime de la photographie narrative car, selon ses propres dires : « La meilleure façon de parler de tous est de parler de soi ! ».

Depuis 1995, Lamia Naji expose aussi bien au Maroc qu'à l'international et prend part à des événements phares tels que l'exposition « The Divine Comedy: Heaven, Purgatory and Hell Revisited by Contemporary African Artists » au Smithsonian Museum of African Art à Washington DC (Etats-Unis) en 2015 et au MMK de Frankfurt (Allemagne) en 2014 ou l'exposition « Le Maroc contemporain » qui s'est tenue à l'Institut du Monde Arabe à Paris (France), en 2014.

Les œuvres de Lamia Naji font partie de collections prestigieuses telles que la Maison Européenne de la Photographie à Paris (France), The Farjam Collection à Dubaï (Emirats Arabes Unis), la Bibliothèque Nationale de France à Paris (France), parmi d'autres.

Lamia Naji vit et travaille à Casablanca.



Abdelkébir Rabi' est né en 1944 à Boulemane.

En 1961, il rentre à l'Ecole Normale de Fès pour y suivre une formation d'enseignant. Sa rencontre avec un peintre français et sa visite de son atelier furent décisives pour sa future carrière de peintre – il y reçoit son initiation aux techniques de base de la peinture.

Après une période de peinture impressionniste, Rabi' obtient, en 1968, une bourse d'études à Paris grâce au soutien de l'historien de l'art Bernard Dorival. Son séjour à Paris l'aide à trouver une voie à son art. C'est à partir des années 1980 que sa peinture s'oriente vers le style qui est aujourd'hui le sien : traces nerveuses, noires, sur fonds clairs.

La peinture de Rabi' tient de l'écriture. Il assigne à son geste la qualité de trace écrite, de marque d'un colloque entre le peintre et la matière. Il ne se ferme pas aux voies où l'oriente la matière. Il compte sur le hasard et les accidents pour explorer de nouvelles possibilités picturales. L'une des particularités de cette peinture, c'est qu'elle remplit l'espace de la toile, impose une impression de plénitude, alors qu'elle est sous-tendue par une économie de geste.

Rabi' a exposé plusieurs fois au Maroc et à l'étranger et ses œuvres font partie de nombreuses collections parmi lesquelles, la Banque Marocaine du Commerce Extérieur (Maroc), le Musée de Bank Al-Maghrib (Maroc), la Société Générale (Maroc), l'Office Chérifien des Phosphates (Maroc), Attijariwafa bank (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), le Groupe Alliances (Maroc)...

Abdelkébir Rabi' vit et travaille à Casablanca.



Zakaria Ramhani est né en 1983 à Tanger.

Il entre très tôt en contact avec la peinture, dans l'atelier de son père. Il obtient ensuite son diplôme d'enseignement en art plastique et ne tarde pas à abandonner la fonction publique pour se consacrer exclusivement à sa pratique artistique.

Depuis 2006, il mène un projet intitulé « De droite à gauche » qui explore les rapports entre le texte écrit sous différentes formes et le portrait comme symbole de l'identité individuelle.

Zakaria Ramhani a développé un langage particulier où la graphie arabe ou latine est utilisée comme un geste pictural au service d'un ordre figural. Cette gestualité rythme les œuvres de l'artiste et les dote d'une densité rarement égalée, en raison du foisonnement des traits et de la multiplication des lettres. L'originalité de ce travail réside dans le fait que l'image finale englobe, dans un ordre parfait, le foisonnement des tracés graphiques et leur fait perdre leur statut scriptural pour les élever au rang d'un simple trait de peintre.

Ses œuvres ont intégré des collections prestigieuses dont, entre autres, Bank Al-Maghrib (Maroc), le Groupe Alliances (Maroc), le Royal Mansour Marrakech (Maroc), la Banque Populaire (Maroc), le Musée d'Art Contemporain Africain Al Maaden (Maroc), la Fondation Barjeel (Emirats Arabes Unis), la Fondation Cartier (France), la Fondation Jean-Paul Blachère (France)...

Zakaria Ramhani vit et travaille à Montréal.

Dépôt légal : 2018MO2404
ISBN : 978-9954-509-63-0
Commissariat d'exposition : L'Atelier 21
Photos : Fouad Maazouz
Textes : L'Atelier 21
Impression : Direct print
Exposition du 26 juin au 6 août 2018
21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'Anglas) Casablanca 20100 Maroc
Tél. : +212 (0) 522 98 17 85 - Fax : +212 (0) 522 98 17 86 - www.atelier21.ma



21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'anglas) Casablanca 20100 Maroc
Tél. : +212 (0) 522 98 17 85 ■ Fax : +212 (0) 522 98 17 86
latelier21@gmail.com ■ www.atelier21.ma